

LÉLILA,
OU
LA FEMME SOCIALISTE

POÈME EN QUATRE NUITS

1^{re} ET 2^e NUITS

Suivies de Satires politiques et Poésies diverses

PAR

ALEXANDRE DUFAÏ.

PARIS.

AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS,

— COMON, ÉDITEUR —

QUAI MALAQUAIS. N. 15.

1851.

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET Cie,
Rue Garancière, n. 5, derrière Saint-Sulpice.

PRÉFACE.

Encouragé par un bienveillant appui, je me décide à publier les deux premières parties d'un poème qui en aura quatre.

Ce mode de publication partielle a été de tout temps permis aux poètes, et ceux-là en ont usé, qui eurent le plus de respect pour le public et pour leur art. Boileau, par exemple, a publié en deux fois les six petits chants de son *Lutrin*, et même

3-15-19 Stollman

3248^{1.}

2

un ingénieux commentateur remarque fort bien à ce propos que, s'il n'acheva pas son poème avant de le publier, c'est, selon toute apparence, parce qu'il le publia avant de l'avoir achevé.

Cette raison semble, en effet, assez plausible. Je crois pourtant que Boileau en avait encore une autre. Il était pressé de jouir du fruit de ses travaux, et peut-être avait-il tort, puisqu'il vivait dans un temps où l'artiste avait de l'avenir devant lui, et pouvait tranquillement mener ses œuvres à fin, grâce à la munificence éclairée d'un roi qui, comme nous le dit ce même Boileau :

Fit toujours au mérite ignorer l'indigence.

Cet âge d'or de la littérature est loin de nous ! Au grand roi a succédé un grand peuple qui se soucie très-médiocrement de ceux qui font de la prose et des vers, ainsi qu'il convient, du reste, à un souverain qui serait fort embarrassé de dire

aujourd'hui ce qu'il sera demain, et même s'il sera.

Dans ces bienheureux temps, que peut faire un pauvre diable de poète que d'escompter sa gloire au jour le jour, et d'épier, entre deux tempêtes, un moment de calme, un rayon de soleil, qui lui donne l'espoir d'être vu et entendu. Encore devra-t-il être fort court, s'il veut qu'on l'entende jusqu'au bout.

Et malheureusement je serai long, long pour l'heure présente du moins. On en pourra juger, si l'on veut bien lire le petit exposé suivant de ce que j'ai fait et de ce que je me propose de faire.

Il n'y a pas dans ce poème d'intérêt dramatique, et il ne pouvait y en avoir. C'est une suite de tableaux satiriques encadrés dans un récit dont l'auteur, qui est une femme, Lélila, a été mêlé à tout ce qu'il retrace.

Je lui donne pour auditeur complaisant un poète italien, Rodolpho, fort épris de la belle, et

qui partant ne s'ennuie qu'un peu de l'entendre parler si longuement. Puisse le lecteur imiter cet auditeur résigné quoique pensif.

Dans le premier chant ou la *première nuit* (il est des femmes qui aiment surtout à parler la nuit, et mon héroïne est de ce nombre), elle raconte son enfance, son éducation, ses poétiques rêves de jeunesse, son mariage avec un sous-préfet positif qui ne la comprend pas, et ses amours avec un poète *incompris* qui la comprend, car il l'enlève. Je mets ici en action les idées nouvelles qu'on a professées sur l'amour et le mariage, et je tâche d'en faire ressortir la fausseté et le ridicule. Il en est temps; car ces idées ont fait bien du chemin, et nous en retrouvons l'influence chez ceux-là même qui se sont le plus heureusement inspirés d'un tout autre esprit. Ainsi, dans la charmante *Gabrielle* de M. Émile Augier, dans cette *comédie morale*, comme l'a dit M. Villemain au nom de l'Académie fran-

çaise, on voit un père, un mari, un représentant classique de la famille, parler de l'adultère et de l'enlèvement comme le pourraient faire les plus avancés de nos socialistes. Lorsque l'aimant lui déclare que la femme qui l'aime est résolue à quitter pour le suivre son mari et ses enfants, et qu'il ajoute ironiquement : *Vous méprisez beaucoup cette femme*, voici ce que lui répond ce père et ce mari, qui a lu avec fruit les romans nouveaux :

Au contraire,

Quand d'un amour funeste il n'a pu se distraire,
C'est un cœur bien placé qui seul peut consentir
A se perdre à jamais plutôt que de mentir.
D'ailleurs, à mon avis, l'adultère est un crime
Grotesquement ignoble à moins d'être sublime,
Comme un fleuve fangeux qui se change en égout,
Si dans sa véhémence il n'entraîne pas tout.

Ce qui revient à dire qu'il n'y a d'épouse coupable que celle qui l'est sans scandale et sans bruit. Mais pour celle qui en fait gloire,

qui plante là son mari et ses enfants pour s'en aller avec son amant, dans les auberges de Suisse et d'Italie, à la recherche du souverain bien, oh! celle-là est véritablement sublime, et nous lui devons toute notre admiration.

Il est donc urgent de dire un petit mot sur ces choses, et c'est surtout l'objet de ma *première nuit*, objet essentiellement moral, et en faveur duquel on me pardonnera, je l'espère, quelques licences, quelques gaîtés d'esprit et de langage, que, du reste, on a passées de tous temps à la libre inspiration de la comédie et de la satire.

Dans la *seconde nuit*, mon héroïne raconte sa vie de *bas-bleu*, ses premiers pas dans le monde littéraire et politique dont elle nous trace le tableau au moment où elle y entra, après la révolution de 1830. Nous assistons ainsi à la naissance du romantisme et du socialisme, aux débuts de son grand poète et de ses illustres apôtres que Lélila nous peint en beau, en faisant le procès à la bour-

geoise politique du roi Louis-Philippe, qui a trop longtemps contenu l'effort de tous ces grands hommes.

Dans ma *troisième nuit*, je montrerai Lélila épousant tour à tour tous les systèmes socialistes dans la personne de leurs puissants auteurs. Ce qui me permettra, je l'espère, de mettre ces systèmes en action et d'en parler sans ennui. J'y tâcherai du moins.

Enfin, après ce tableau de toutes les extravagances littéraires et philosophiques de ce temps-ci, je peindrai cette grande extravagance politique qui est la conséquence de toutes les autres, la révolution de Février. Nous y verrons Lélila jouer un rôle actif, y présider le club des femmes, et pousser sans cesse aux roues de ce char bourbeux jusqu'aux journées de juin 1849, dont le ridicule avortement convient si bien au ton de cette époque.

Tel est le plan de ce poëme dont chaque partie

a sa valeur propre, et ne se rattache aux autres que par l'esprit de l'ensemble et l'identité de l'héroïne. Je puis donc les publier successivement, sans qu'elles aient beaucoup à y perdre.

En finissant, je tiens à déclarer encore que ma satire n'est pas plus dirigée contre celle-ci que contre celle-là. Mettre en scène une femme socialiste, lui imputer des romans, de la métaphysique et des amans, c'est peut-être attaquer l'espèce, mais ce n'est pas à coup sûr désigner l'individu.

A la suite de ces deux chants, on trouvera quelques satires politiques et poésies diverses dont la plupart ont déjà paru dans les journaux. Elles y ont été reçues avec assez de bienveillance pour que je me sois cru en droit de les réimprimer et de les recueillir.



LÉLILA,

OU

LA FEMME SOCIALISTE,

POÈME EN QUATRE NUITS.



PREMIÈRE NUIT.

Minuit allait sonner au temple des *Lorettes*,
Et déjà se fermaient et cafés et guinguettes.
Dans l'Opéra désert les chants avaient cessé ;
L'humble artisan dormait, de travail harassé,
Et l'omnibus, joyeux de sentir la litière,
Au pas accéléré regagnait la barrière.

Alors, dans un boudoir de la cité d'Antin,
Tout embaumé de fleurs, tout tendu de satin,
Au doux bruit des tisons qui pétillaient dans l'âtre,
Sous les molles clartés d'une lampe d'albâtre,
Une femme au front pâle, à l'œil voilé de pleurs,
Belle, et de la beauté qu'achèvent les douleurs,
Sur un lit de repos veillait demi-couchée,
Et les cheveux épars et la tête penchée,
Sombre et silencieuse, elle écoutait ainsi
Un très-joli garçon qui lui disait ceci :

« Lélila — répondez — vous qui savez mon âme,
Vous, à qui j'ai tout dit, comme à la seule femme
Qu'on aime et qui vous aime, oh ! dites, Lélila,
— Répondez — qu'aviez-vous, ce soir, à l'Opéra ?
Pourquoi cette froideur et cet air taciturne,
Quand Duprez et Masson chantaient un doux *nocturne*
A deux voix ? — Quelque chose en vous aura gémi,
Et je n'en ai rien su, moi, votre tendre ami,
Votre amant. — Il est vrai, je ne suis qu'un pauvre homme,
Que vous avez conduit, jusqu'à Paris, de Rome,
Le pauvre Rodolpho, poète *in partibus*,

Sans éditeur encor, car on n'en trouve plus,
Et qui manquait de tout, et même de chemise,
Lorsqu'au clair de la lune il vous vit à Venise,
Pour la première fois, sur les bords du Lido.
Vous lui dites : « Montez, » comme on dit au Prado.
Il monta ; puis la rame emporta la gondole,
Et le brun gondolier chantait sa barcarole,
Et seuls, toute la nuit.... Oh ! dites, Lélila,
Répondez : Qu'aviez-vous, ce soir, à l'Opéra ? »
— « Enfant, dit Lélila — dont le pâle sourire
Brilla comme un éclair — je n'ai rien à te dire.
Pourquoi m'interroger, lorsque ton faible cœur
Voudrait en vain du mien sonder la profondeur ?
Pour toi, mon Rodolpho, je ne suis qu'une femme
Belle, — un hochet d'amour, — qui n'a pas besoin d'âme
Pour plaire, — l'instrument d'une heure de plaisir.
Poète, hâte-toi d'aimer et de jouir ;
Mais laisse Lélila dans son deuil solitaire,
Le lion dans son antre, et l'aigle dans son aire.
Si tu pouvais savoir, tu frémirais d'effroi.
Mais chassons ces pensers sinistres ; — bourre-moi
Ma pipe. — Mets au feu cette bûche pensive,

Et puis tu me diras cette chanson naïve
Que tu chantes si bien , et qu'encor l'autre jour
J'appris à Louis Blanc, qui me parlait d'amour. »

Elle dit; et domptant sa sombre impatience,
Rodolpho se hâta d'obéir en silence.
Mais lorsqu'il eut au feu mis un nouveau tison,
Bourré la large pipe et chanté sa chanson,
Il vint à deux genoux se placer devant elle,
Si pâle et si trempé de pleurs, que la cruelle
Lélila fut touchée, et lui tendant la main :
« Eh bien ! soit, tu le veux, reste jusqu'à demain,
Et je vais tout te dire, et ma rêveuse enfance,
Et les soupirs brûlants de mon adolescence,
Mon cœur trop tôt déçu, mon mari, mes amants,
Et mes derniers journaux et mes premiers romans,
Et tout ce que j'ai fait pour la chose publique,
Pendant la monarchie et sous la république.
Voici tantôt, mon cher, quarante ans et deux mois
(J'en passe et des meilleurs) qu'au fond de l'Angoumois
Je naquis dans un champ, au bord d'une onde pure,
Où ma mère accoucha sur un lit de verdure,

Pendant que mon bon père à la ligne pêchait ;
Car, du matin au soir, il pêchait ou chassait.
Ma mère m'allaita ; ma bonne et tendre mère,
Elle était triste au fond, et sa tristesse amère
A passé dans mon cœur. Je suis triste toujours,
Triste dans mes pensers, triste dans mes discours,
Triste dans mes récits, et dans toutes les pages
De mes romans, qui sont de bien tristes ouvrages.
Ah ! c'est qu'il faut toujours qu'artistes ou penseurs
Reçoivent ici-bas le baptême des pleurs,
Et que Dieu leur donna, comme à de saints apôtres,
Le don de s'ennuyer pour ennuyer les autres.
Je l'eus, ce don fatal, je l'eus dès en naissant ;
Des pleurs déjà baignaient mon visage innocent,
Et bien des fois ma mère, après des nuits d'alarmes,
Trouvait mes draps de lin inondés de mes larmes.

Plus tard, quand j'eus grandi, l'on ne me voyait pas
Danser, sauter, courir, me mêler aux ébats
Des enfants de mon âge, et j'allais — solitaire —
Entendre au loin le vent gémir dans la bruyère,
Ou, m'asseyant au bord de quelque clair ruisseau,

J'y posais de papier un fragile bateau ,
Et je regardais fuir la nacelle entraînée ,
Image de ma vie et de la destinée.
Seule ainsi je vivais , sans autre compagnon
Que le fils du meunier , un petit polisson
De douze ans , qui déjà , si je me le rappelle ,
Avait l'œil assez vif et la jambe assez belle.
Le drôle quelquefois prenait des libertés ,
Et promenait sur moi des regards effrontés.
Mais je ne savais rien des choses de la vie ,
Et ne le compris pas , malgré ma bonne envie ;
Et pourtant , Rodolpho , j'avais onze ans déjà .
Alors , mieux avisé , mon père me plaça ,
Pour ouvrir mon esprit et déployer mes ailes ,
Dans un pensionnat de jeunes demoiselles .

J'y profitai beaucoup en assez peu de temps ,
Car j'y lus au dortoir force jolis romans ,
Que le soir , *in petto* , nous prêtait la suivante
De notre sous-maîtresse , une dame savante ,
Qui , lorsqu'elle eut gaîment usé de ses beaux jours
Et largement payé son tribut aux amours ,

S'était, sur son déclin, pour le bien des familles,
Dévouée à former le cœur des jeunes filles.
Mais quoi ! la chair est faible, et ses premiers penchants
La ramenaient encor au pays des romans,
Dont les rians tableaux et le tendre langage
Des plaisirs envolés lui retraçaient l'image.
C'est ainsi que je lus, sans qu'il m'en coûtât rien,
De ces livres qui font une femme de bien,
Obermann et Faublas, Corinne et Monsieur Botte,
Werther et ses amours pour sa blonde Charlotte,
La Nouvelle Héloïse et l'Aloysia,
Le Compère Mathieu, Mathilde et Malvina;
Enfin tout ce que lut la bonne sous-maîtresse.
Il faut de tout un peu pour former la jeunesse.
Les uns, qui par leurs noms nommaient les sentiments,
M'apprirent de l'amour les premiers éléments,
Et les autres, plus chers à mon âme attendrie,
Dans leur style mystique et leur prose fleurie,
Comme des voix du ciel, m'enseignèrent d'abord
La route où j'ai plus tard pris un si vaste essor.
Car c'est d'eux que je tiens qu'une personne honnête,
Quand elle a de l'esprit, doit en faire à sa tête.

Suivre en tout et pour tout les instincts de son cœur,
Et non ces préjugés dont l'absurde rigueur
Fait, au nom du devoir, la guerre à la nature ;
Que, fille ou femme, on peut, sans en être moins pure,
Faire à son gré l'amour, pourvu qu'à son amant
On donne rendez-vous sous le bleu firmament,
Au sein des noirs sapins, dans les vertes clairières,
Parmi les bois, les eaux, les prés et les rivières,
Et qu'enfin celui-là, qui se voit rejeté,
Lorsqu'il n'est bon à rien, de la société,
A droit de la maudire en vers ainsi qu'en prose,
Et de prendre en pitié ceux qui font quelque chose ;
Bourgeois sans poésie, ineptes travailleurs,
Du matin jusqu'au soir courbés sur leurs labeurs.
De ce peuple, il est vrai, la vulgaire industrie
Fait vivre leur famille, enrichit la patrie ;
Mais qu'il est bien plus beau d'aller comme un benêt,
Rêvasser tout le jour au fond d'une forêt,
Et loin des soins bruyants d'une foule importune,
De regarder coucher le soleil et la lune !

Aussi, dès que j'eus lu ces aimables romans,

L'esprit et le cœur pleins de nobles sentiments,
Je laissai là les dés et le fil et l'aiguille,
Et je ne songeai plus qu'à l'ennui d'être fille,
Qu'au bonheur d'être aimée, et par un digne amant,
Tel que je le rêvais, beau, jeune, entreprenant,
Et rassemblant en lui, dans un tout adorable,
De mes héros chéris le trait le plus aimable :
L'œil de Malek-Adel, le savoir de Saint-Preux,
L'esprit de Monsieur Botte et ses propos joyeux,
La jambe de Werther, le nez de Lovelace,
Et du brûlant Faublas l'infatigable audace.
C'était mon idéal, mon sylphe, mon lutin,
Le songe de mes nuits et mon réveil-matin ;
Et j'entendais sa voix, je voyais son image,
Dans le chant des oiseaux, dans l'éclair du nuage,
Dans le lit du ruisseau qui murmure en coulant,
Et dans le vent du soir qui souffle en murmurant.
Ah ! mon rêve était beau ; mais ce n'était qu'un rêve.
Lorsque plus tard, hélas ! le rideau se soulève,
Et nous montre l'amant dans sa réalité,
Bien triste est le réveil du cœur désenchanté.
Notre idéal alors soudain se décompose ;

Dès qu'on touche au réel, l'homme est bien peu de chose !

Ah ! je l'appris trop tôt. Je n'avais pas quinze ans
Que je me laissai prendre aux attraits séduisants
D'un petit jardinier, jouvenceau de mon âge,
Qui, dans notre jardin, me lorgnait sous l'ombrage,
Quand j'allais y rêver, un Lamartine en main.
A le bien prendre au fond, ce n'était qu'un gamin.
Pourtant, grâce aux leçons de cette humble amourette,
Mon éducation était vraiment complète,
Quand je me produisis dans le brillant essaim
Et les brillants salons du monde angoumoisien.
J'avais alors seize ans, et j'étais vraiment belle.
Rien n'égalait surtout le feu de ma prunelle,
Et de ma blanche peau l'éblouissant éclat.
C'est ce que me disaient plus d'un aimable fat
Qui vinrent ajouter des traits à mon histoire.
On en parla beaucoup pour ma plus grande gloire,
Et mon cher père, encor qu'il vît la chose en beau,
Me pressa vivement d'allumer le flambeau
De l'hymen ; — c'est un port certain contre l'orage,
Et d'où l'on peut toujours se sauver à la nage,

Pourvu qu'entre deux eaux on sache un peu nager.
Je le savais : d'ailleurs , instruite du danger,
Je ne voulus choisir qu'un mari bon apôtre,
Et que l'on pût aimer en en aimant un autre.

Celui que j'agréai n'était ni beau ni laid ,
Ni bête, ni malin ; c'était un sous-préfet
Qui digérait fort bien , et savait , après boire,
Chanter une chanson et conter une histoire.
Il avait le dos rond , le teint assez fleuri ,
Et tout ce que l'on peut exiger d'un mari.
Sans peine je parvins à lui tourner la tête.
Un soir donc qu'avec nous il célébrait ma fête ,
En m'offrant du champagne , il me parla d'hymen.
Je souris d'un air tendre. Il demanda ma main ,
Et l'obtint aussitôt. Ainsi se fit l'affaire.
Par-devant le curé , le maire et le notaire ,
J'allai donc lui jurer , avec sincérité ,
De faire son bonheur à perpétuité.

Qui sait ? Peut-être aurais-je observé ma promesse,

Si, le jour de la noce, au sortir de la messe,
Le ciel ne m'eût montré le maître de mon cœur
Dans un beau cavalier, gendarme à l'œil rêveur,
Qui, par un sort étrange, était, le matin même,
Pour enterrer son oncle, entré dans Angoulême.
Sur le seuil de l'église il parut à mes yeux,
Pâle, mais bien bâti, pensif et radieux.
C'était mon idéal, je ne pus m'y méprendre,
Et je sentis que seul il saurait me comprendre.
Mais il s'en retourna le soir au régiment,
Dès qu'il eut enterré son oncle décemment.

Ah ! tandis qu'il fuyait en emportant mon âme,
Il me fallut fêter ma noce, et, pauvre femme,
Tenir table, et chanter en chœur quelque flon flon ;
Et puis il me fallut danser au violon,
Et, lorsque j'eus longtemps sauté sur la pelouse,
Il me fallut remplir mes fonctions d'épouse.
Mais mon mari déjà n'était plus mon amant,
Et je ne pus l'aimer que corporellement.
A cet égard, du moins, je fis tout pour lui plaire.
Il était mon époux, et je devais le faire.

Je le fis , et si bien , qu'il crut de bonne foi
Que j'étais toute à lui comme il fut tout à moi.
Hélas ! il n'embrassait que l'ombre de sa femme.
Il possédait le corps , le corps ! mais non pas l'âme,
Qui sans cesse appelait et revoyait toujours
Le gendarme hautain avec ses brandebourgs ,
Son œil noir de poète et ses moustaches rousses ,
Son front mélancolique et ses cinq pieds six pouces.

Mais pour toujours peut-être il était reparti.
Un moment je tâchai d'en prendre mon parti ,
Et d'aimer un mari qui n'avait rien d'aimable ;
Car il se piquait d'être un homme raisonnable,
Voulait de la raison jusque dans les romans ,
Et n'étant pas au fait des nouveaux sentiments,
Il admirait encore et Molière et Lesage.
La lune l'ennuyait ; il bâillait sous l'ombrage ,
Et faisait son piquet avec un vieux curé ,
Quand vibrait sous mes doigts la symphonie en *ré*.
Même dans sa routine il allait jusqu'à croire
Que le lot de la femme et leur plus belle gloire
Est d'avoir des enfants qui soient de leurs maris ,

Afin que par leur mère en la vertu nourris,
Ils transmettent un jour à leurs fils, à leurs filles,
Les exemples d'honneur puisés dans leurs familles.

Enfin c'était un sot plein de ces préjugés
Dont nos grands novateurs nous ont si bien purgés.
Aussi, quoiqu'il m'aimât, et d'un amour sincère,
Un esprit si grossier n'était pas mon affaire ;
Et j'en avais assez du bonheur conjugal,
Lorsqu'au bout de six mois je revis dans un bal
Mon gendarme, qu'alors je n'attendais plus guère,
Tout de noir habillé comme un clerc de notaire.
Il me voit, et soudain il m'invite à valser.
Oh ! dès qu'entre ses bras je me sentis presser,
Je rougis, il pâlit, nos seins brûlants frémirent,
Et dans un seul regard nos âmes se comprirent.
Par mon mari bientôt il me fut présenté,
Et le reste suivit avec rapidité.

Contre la sympathie est-il serment qui tienne ?
Son cœur était mon cœur, sa vie était la mienne.
Comme moi, sans atteindre à l'idéal rêvé,

Il avait, à seize ans, déjà tout éprouvé.
En vain, dans les transports d'une ardente jeunesse,
Il avait des plaisirs bu la grossière ivresse,
Et demandé longtemps à de folles amours
Ce bonheur attendu qui le fuyait toujours.
Vainement il avait, dans d'éternels voyages,
Contemplé tous les cieux, sondé toutes les plages,
Et sur les pas d'Harold et du père Infantin,
Trainé ses longs regrets de Memphis à Pantin.
Rien n'avait pu combler cette âme inassouvie,
Et tel fut à la fin son dégoût de la vie,
Qu'il prit ses pistolets et devint presque fou,
Un jour que pour dîner il n'avait plus un sou.

Un beau jour, en effet, son oncle d'Angoulême,
Se lassant d'un neveu si lassé de lui-même,
Lui retira soudain et sa bourse et son cœur.
Aux yeux du bon bourgeois, le sublime rêveur
Ne semblait qu'un oisif, un coureur de grisettes,
Qui prenait son argent et lui léguait ses dettes,
Comme si l'homme, épris de l'idéal bonheur,
Pouvait songer jamais à payer son tailleur,

Et, clerc ou carabin, faire, selon l'usage,
D'un honorable état l'utile apprentissage.

Mais Hermann (c'est son nom, le nom de mon amant,
Un beau nom en français, puisqu'il est allemand),
Hermann respirait mal dans notre étroite sphère,
Et s'il ne faisait rien, c'est qu'il voulait trop faire.
Seul, le luth du poète et ses puissants accords
Lui parurent un prix digne de ses efforts.
Après avoir relu nos faiseurs d'élégies,
Il mit toute son âme et ses économies
Dans un in-octavo qu'il fit chez Gosselin
Publier à ses frais sur beau papier vélin :
Les Brises. Par malheur, ces poétiques *Brises*
Chez son libraire encor soupiraient incomprises.
Ah ! ce siècle bourgeois au poète est fatal.
On a beau lui crier qu'on chante l'idéal.
Si l'on ne chante bien, il ne veut rien entendre,
Et ne comprend que ceux qui se sont fait comprendre.

Hermann, mon noble Hermann, chantait avec son cœur.
C'est un poète, et non un versificateur

Dont la froide raison, le timide génie,
Cherche le naturel, la clarté, l'harmonie,
Ces mérites obscurs des auteurs impuissants,
Qui n'ont que de l'esprit, du goût et du bon sens.
Pur de tous ces défauts, Hermann, toujours sublime,
De l'art incessamment escaladait la cime,
Et nul ne le pouvait suivre dans ses hauteurs.
Ses vers étaient trop beaux pour trouver des lecteurs.
Il en fut pour ses frais d'argent et de génie.
C'est alors qu'il entra dans la gendarmerie.

Cet emploi sans travail lui convenait d'abord.
Même en montant sa garde on peut rêver encor.
Mais une sotte affaire avec son capitaine,
Vieux troupier moins pourvu d'esprit que de bedaine,
L'eut bientôt à jamais dégoûté d'un état
Où l'on voit l'officier commander au soldat,
Où quelque malotru, fier de ses cicatrices,
Peut, au nom de son âge, au nom de ses services,
Malmener un poète, un penseur tel qu'Hermann,
Qui n'a pas vu le feu, mais qui lit *Oberman*.

D'ailleurs, l'oncle enterré, son riche légataire
Pouvait vivre à sa guise oisif et solitaire,
Ou recourir encore après son idéal.
Il venait le chercher dans son pays natal,
Quand mon âme eut pitié de son âme en détresse,
Ou, pour parler tout franc, quand je fus sa maîtresse,
Et que je consolai ce grand cœur méconnu
En faisant avec lui mon sous-préfet c....

Je ne te dirai pas les détails de la chose,
Nos lettres, nos soupirs, nos vers et notre prose,
Nos entretiens le soir sous le pâle horizon,
Nos pleurs à larges flots roulant sur le gazon,
Sous le regard de Dieu nos pudiques caresses,
L'infini, le fini de nos chastes ivresses,
Le lac et les bateaux, la lune et cætera ;
Tu peux, par le menu, connaître tout cela,
En lisant pour six sous mes romans à la *Tente*,
Ou des vers publiés depuis mil huit cent trente.

Hermann était si beau ! Non, jamais le soleil,
Lorsqu'il se lève aux bords de l'horizon vermeil,

Jamais le doux éclat de la rose naissante,
Jamais au sein des mers la vague blanchissante,
Jamais d'un ciel d'azur les splendides clartés
N'offrirent plus d'attraits à mes yeux enchantés
Qu'Hermann, lorsqu'il montait, le soir, son cheval barbe,
Ou lorsque le matin il avait fait sa barbe.

Il venait m'embrasser alors, et tout le jour
N'était plus qu'une étreinte et qu'un long cri d'amour.
Et plus il était long, et plus nos jeunes âmes
Montaient, montaient vers Dieu sur leurs ailes de flammes.
Amour, rayon d'en haut, feu purificateur,
Dans la nuit qui nous couvre éclair consolateur,
Étoile d'or ravie à la céleste voûte,
Ta lumière nous guide et nous montre la route
De vertu que sans toi l'homme ne connaît pas.
C'est toi qui, lorsqu'Hermann m'enlaçait dans ses bras,
M'apprit que je devais, sans crainte du scandale,
Me laisser enlever au nom de la morale.

Par un mélange impur mon cœur s'était flétri.
Quand j'avais un amant, je gardais un mari,

Et j'osais , profanant un sublime mystère ,
Souiller mon pur amour d'un amour adultère.
O honte ! je le vis , et je me fis horreur.
Qu'une femme , au mépris de l'antique pudeur ,
De la foi mutuelle et librement jurée ,
N'écoute que ses sens ou sa tête égarée ,
C'est bien : c'est là son droit , éternel et divin ,
Et qu'un contrat voudrait lui disputer en vain.
Le ciel , en la créant , la fit bonne et sensible ,
Et ne lui donna pas ce courage impossible
De voir , sans être émue , un malheureux amant
Tomber à ses genoux dans son appartement.
Mais que le cœur rempli de ses vives souffrances ,
Elle ménage encor de vaines apparences ,
Et changeant de méthode et la nuit et le jour ,
Satisfasse à la fois et l'hymen et l'amour ,
C'est un pacte honteux que la nature abhorre ,
C'est là ce qui flétrit et ce qui déshonore.

J'agis donc , Rodolpho , fort vertueusement
En quittant mon époux pour suivre mon amant.
Pourtant j'en fus blâmée , au moins dans ma province.

Mais ces provinciaux ont un esprit si mince
Et la langue si prompte à déchirer autrui !
Pour mon époux , je crois qu'il en eut peu d'ennui :
Car, bien loin de courir après son infidèle,
Jamais il n'a daigné depuis s'occuper d'elle.
Mais qu'importe ! déjà nous étions à Paris ,
Cet asile des dieux et des cœurs incompris.
Là , je pus librement donner cours à ma flamme.
Logée avec Hermann et passant pour sa femme,
Comme deux tourtereaux à l'ombre de leur nid ,
Nous vivions ignorés dans un hôtel garni.
L'argent ne manquait pas ; c'est un point nécessaire.
Le plus beau feu sans lui ne nous échauffe guère. .
Mais en partant , Hermann , qui n'était pas un sot ,
N'avait pas oublié d'emporter son magot.
Je vendis mes bijoux , et , grâce à ce négoce ,
Tout en faisant l'amour , nous avons fait la noce.
Nos esprits éthérés , nos cœurs de séraphins
Se résignaient souvent aux petits dîners fins ,
Ouverts par le madère et clos par le champagne.
Puis c'étaient les plaisirs , les jeux de la campagne,
Et les courses au bois et les bals du Raincy ,

Et les ânes rêveurs du doux Montmorency.
Même on eût pu nous voir, en buvant de la bière,
Goûter l'ombre et le frais à la Grande-Chaumière,
Où le *cancan* alors commençait à fleurir.
Je l'appris : on ne sait ce qu'on peut devenir.
Qui va courir le monde et ses vicissitudes
Ne peut trop se nourrir de solides études ,
Et je dois rendre grâce au souverain auteur
Si je n'ai de cet art usé qu'en amateur.

Ainsi nos jours fuyaient , tressés d'or et de soie.
Mais tout bonheur est court ici-bas ; toute joie
S'envole comme un songe, et du ciel le plus pur
Un nuage suffit pour obscurcir l'azur.
Notre azur se voila ; cette sublime flamme ,
Ce sang de notre sang , cette âme de notre âme,
De nos cœurs embrasés cet unique aliment ,
Ce souffle, cet esprit , ce pôle, cet aimant ,
Cet amour qui devait nous fermer la paupière,
Et descendre avec nous sous la funèbre pierre,
Cet amour éternel , hélas ! n'eut que le cours
D'une lettre de change à quatre-vingt-dix jours.

Ah ! je n'avais aimé qu'un séduisant mirage
Et de mon idéal qu'une trompeuse image.
Celui que ma candeur avait pris pour un dieu ,
Mon Hermann commençait à m'ennuyer un peu ,
Quand lui-même, entraîné par son humeur d'artiste ,
M'oublia dans le sein d'une jeune modiste.

Hélas ! il est donc vrai , des cœurs les mieux aimants ,
Les plus vrais , les plus purs , les plus doux sentiments
N'ont qu'un jour et qu'une heure ; et la sagesse humaine
Vante à bon droit l'amour qui dure une semaine.
O vous que je lisais avec la foi du cœur,
Romans qui me flattiez d'un éternel bonheur,
Rêves d'or et d'azur de ma tendre jeunesse,
Que l'ignorance enfante et que l'espoir caresse,
Ah ! vous m'aviez menti ; l'idéal n'est qu'un mot.
A quarante ans , hélas ! on ne le sait que trop.
Mais à vingt , Rodolpho, l'âme est encor bien neuve,
Et ne veut pas en croire une première épreuve.
Je n'accusai d'abord que l'objet de mon choix.
Ce que Jean ne fait pas , Jacques peut quelquefois
Le faire ; et j'avais lu dans la mythologie ,

Qu'une nymphe, souvent par un dieu poursuivie,
A trouvé son salut aux bras d'un autre dieu.
Je séchai donc mes pleurs et rallumai mon feu ,
Et me laissant reprendre à la douce espérance ,
En de nouveaux amours je mis ma confiance.
Hélas ! tous l'ont trompée, et nul objet vainqueur
N'a pu remplir le vide immense de mon cœur.

C'est là , mon Rodolpho, ce qui me rend si triste ;
Car, pour m'instruire à fond et compléter ma liste,
Le ciel m'en est témoin , je n'ai rien négligé.
J'ai tout vu , tout senti , j'ai tout interrogé.
Généraux , avocats , journalistes , apôtres ,
Je les ai tous sondés les uns après les autres.
Souvent même au Prado, chez Mabille, au Wauxhall ,
(Car où n'emporte pas la soif de l'idéal !)
J'allai , foulant aux pieds de gothiques scrupules ,
Chercher l'ange invoqué par mes esprits crédules.
Mais en haut comme en bas j'eus beau me trémousser,
Je ne parvins , hélas ! qu'à me désabuser,
Et ces trop longs efforts pour saisir ma chimère
N'ont laissé dans mon sein qu'une souffrance amère. »

A ces mots , Lélila soudain s'interrompit ;
Du fond de sa poitrine un long soupir sortit ,
Et pour reprendre un peu de courage et d'haleine ,
Trois fois elle vida toute une coupe pleine
D'un xérès que tout pur lui versa Rodolphe.
Car Lélila toujours buvait son vin sans eau ;
Et lorsqu'enfin , plus calme , elle eut cessé de boire ,
Elle voulut reprendre et finir son histoire .
Mais déjà , se glissant à travers les rideaux ,
Le jour faisait pâlir la clarté des flambeaux ;
Déjà retentissaient , dans l'air frais et sonore ,
Tous ces bruits diligents que réveille l'aurore .
Le commis , le patron , le maître et l'ouvrier ,
Rouvraient les magasins , remplissaient l'atelier .
C'est l'heure où Lélila faisait son premier somme .
Elle sentit ses yeux qui se fermaient , et comme
Il lui restait encor des malheurs à narrer :
« Rodolphe , lui dit-elle , il faut nous séparer .
La décence le veut ; mais si je pouvais croire
Que ton cœur s'intéresse à cette triste histoire ,
Pour t'en conter la suite avec l'aide de Dieu ,
Je t'attendrais encor demain au coin du feu .

Rodolpho répondit en homme qui sait vivre ,
Et jusqu'au déjeuner la pria de poursuivre
Ce récit qui formait son esprit et son cœur,
Et des plus longues nuits abrégeait la longueur.
Et pourtant je dois dire, en narrateur fidèle,
Qu'il se vit sans chagrin refusé par la belle.
Car, bien que son discours l'eût fort apitoyé,
Malgré lui le poète avait un peu bâillé.



DEUXIÈME NUIT.

Lorsque après un long somme, après un long dîné,
Il eut au boulevard longuement promené
Son cigare *incompris*, sa puissante paresse,
Rodolpho s'en revint, pensif, chez sa maîtresse,
Qui, pensive, lui fit un doux et triste accueil ;
Et, de nouveau plongée au fond de son fauteuil,
Rallumant de nouveau la pipe blanche et noire,
Elle reprit ainsi le fil de son histoire :

O mon cher Rodolpho, quand l'aiguille du temps
Sur l'horloge éternelle a marqué nos trente ans,
Lorsque, sans fuir l'amour, on a cessé d'y croire,

Pour la première fois quand on rêve de gloire,
Quand l'Esprit-Saint descend sur nos lèvres en feu,
Quand notre cœur palpite à l'aspect d'un *bas-bleu*,
Quand on conçoit l'*idée* et qu'on fait maigre chère,
Il est doux, Rodolpho, de trouver un libraire,
Un de ces éditeurs, hommes de l'âge d'or,
Comme en mil huit cent trente on en trouvait encor,
Et tel qu'était celui qui, sur ma bonne mine,
De mon premier roman adopta l'héroïne.

Je t'ai dit, ce me semble, et même répété
Que, pour peindre ce type éclatant de beauté,
De génie et d'esprit, d'amour tendre et fidèle,
Je n'eus qu'à copier un trop parfait modèle.
Je dois taire son nom ; mais le ciel m'est témoin
Que, pour le découvrir, je n'allai pas bien loin.
Quant au héros, qui vient compléter l'héroïne,
Et meurt entre ses bras au pied de la colline,
J'ai, dans ce beau portrait, presque tout inventé ;
C'est l'idéal, hélas ! non la réalité.
Il le fallait... O vous, dont j'ai subi l'hommage,
Perroquets de salon au gracieux plumage,

Vous suffisez parfois au début d'un roman,
Mais tout votre courage échoue au dénouement.

Tel est l'homme déchu des dons de sa nature,
Et comme nous l'a fait cette œuvre d'imposture,
Ce joug avilissant d'une société
Qui lui ravit sa force avec sa liberté.
Vienne, vienne le jour où son heureux génie
Reprendra son essor au sein de l'harmonie,
Et nous le reverrons, toujours aimable et beau,
De l'amour jusqu'au bout rallumer le flambeau.
Alors, comme l'annonce un Franc-Comtois sublime,
Rien ne lui restera de cette forme infirme
Qui, par tous les côtés, laisse voir son néant ;
Le nain se transfigure et devient un géant,
Et sur son dos s'élève une queue onduleuse,
Qui, d'un œil surmonté, et souple et lumineuse,
Rend enfin tous ses droits à cette humble moitié,
Aux vains honneurs du pas ami sacrifié,
Trop longtemps dépourvu de tact et de lumière,
Cadet déshérité qu'on nomme le derrière.

Oui, ce jour nous lura ; j'en ai le ferme espoir.
Préparons-le : c'est là notre plus saint devoir.
Soyons les messagers de la bonne nouvelle,
Et racontons à tous ce qu'un Dieu nous révèle ;
Non le Dieu des chrétiens, ce Dieu vierge et martyr,
Prêchant le sacrifice et l'humble repentir,
Mais ce Dieu bon vivant, âme et flambeau du monde,
L'amour, l'amour, l'amour, qui fait tout à la ronde.

Tel l'annonçait naguère, en maint et maint banquet,
Ce apôtre galant, ce précurseur coquet,
Pontife de l'amour et son plus beau symbole,
Pierre nommé Leroux à la sainte parole.

J'ai marché comme lui dans ce noble chemin ;
L'idéal m'a d'abord mis la plume à la main.
Puis, même tel qu'il est et quoi qu'on se propose,
Un amant, pour nous plaire, a parfois quelque chose.
Il est l'amant enfin ; ce nom seul erabellit,
Et tient lieu de jeunesse et de grâce et d'esprit.
Au contraire, un époux, quel que soit son partage,
Joue et jouera toujours un méchant personnage.

Du sceau du ridicule à tout jamais flétri,
C'est forcément un sot, puisque c'est un mari.

Pour le prouver à tous de façon péremptoire,
Le mien fort à propos me revint en mémoire.
Je lui dois, j'en conviens, ce type de maris
Bêtes à qui mieux mieux autant que mal bâtis,
Qui sont l'ombre au tableau de mes premiers ouvrages
Dont les charmants récits et les fraîches images,
Dont l'art si pur, si vrai, dont le style enchanteur,
(Mais pourquoi les vanter puisque j'en suis l'auteur ?)
Dont les pensers hardis, la nouvelle morale
M'obtinrent un succès de gloire et de scandale.

Ce scandale, mon cher, ne t'étonnera pas :
On ne fait rien de grand, rien de neuf ici-bas,
Sans offenser un peu cette bêtise humaine,
Qui veut que tout finisse où finit son domaine.
Et j'attaquais de front d'universels abus,
Des préjugés dont tous sont plus ou moins imbus,
Que sais-je ! la famille et ces vieilles chimères,
Les devoirs des époux, l'autorité des pères,

Ce qu'on avait, dit-on, jusque-là respecté,
Le principe et la fin de la société.

On cria donc beaucoup ; mais j'eus pour moi les femmes.
Je ne te parle pas de ces petites âmes
Dont l'amour d'un époux, les soins de leur maison,
Le culte d'un marmot bornent tout l'horizon ;
Mais de ces bonnets pleins de science profonde,
Ces jupons esprits forts qui, se moquant du monde,
Trompent effrontément ou plaident leurs maris,
Et cela forme un corps respectable à Paris.
Femmes et jeunes gens sont toujours solidaires,
Et je faisais aussi leurs petites affaires
A ces blonds jouvenceaux que d'odieux parents
Ont toujours et partout gouvernés en tyrans.
Si c'est leur droit, alors qu'ils en montrent les titres,
Et que des deux côtés on nomme des arbitres.
Le sens commun l'ordonne autant que l'équité.
Quoi ! parce qu'après boire, un homme en a planté
Un autre, qui lui vient lorsqu'il n'y songeait guère,
Le voilà revêtu d'un sacré caractère !
C'est à lui qu'appartient, en toute autorité,

Et l'esprit et le cœur et l'argent du planté !
Encor si ce planteur, qui se prétend son maître,
A des signes certains se pouvait reconnaître ;
Mais point : on sait d'où vient et la pluie et le vent,
Et le fleuve écumeux et le soleil levant ;
On sait d'où sort la truffe et la pomme de terre ;
Mais nul encor n'a pu savoir quel est son père,
Comme l'a dit jadis un plus docte que moi,
Garçon d'esprit vraiment, bien qu'il ait été roi,
Le sage Télémaque, habile à se connaître,
Issu de Pénélope.... et d'Ulysse peut-être.

Avec tant de raisons de se rendre indulgents,
Ces pères de hasard sont-ils moins exigeants,
Moins jaloux de combattre et d'entraver sans cesso
Les doux épanchements d'une aimable jeunesse.
Guerre donc, et sans trêve, à ces cœurs sans pitié !
Ah ! c'eût été vraiment laisser l'œuvre à moitié,
De frapper les maris en épargnant les pères,
Ces premiers instruments de toutes nos misères.
Je les frappai donc tous, et les vis tous alors,
Épouvantés, saisis de honte et de remords,

De New-York à Pékin, de Pékin jusqu'à Rome,
Sous leur bonnet de nuit pâlir comme un seul homme.

C'est qu'il avait suffi d'un de mes arguments
Pour saper leur pouvoir jusqu'en ses fondements.
Quoi ! n'est-il pas, disais-je, absurde, ridicule,
De voir le faible au fort infliger la férule ?
Et mettra-t-on partout, de toute éternité,
La force sous le joug de l'imbécillité ?
Le jeune homme est un dieu ; son sein de vie abonde ;
Beau comme un ciel d'azur, et grand comme le monde,
Le front illuminé d'espérance et d'amour,
Il vit et nous fait vivre un siècle dans un jour.
Et le vieillard, qu'est-il ? un nom, une ombre, un souffle,
Une robe de chambre au bout d'une pantoufle,
Un menton de galoche avec l'œil chassieux,
Je ne sais quoi de court, de sec et d'ennuyeux.

En vain, pour rendre un peu de lustre à sa faiblesse,
On veut la décorer du beau nom de sagesse.
N'est-ce pas un fait clair et connu de chacun,
Qu'un homme à quarante ans n'a pas le sens commun ?

Press

Et vo

Ce m

Comr

Et pu

Le fr

Celi

Ce cr

Aigle

Atlas

Et qu

Pour

Fidèle

Rien

Puisq

Puisq

Puisq

Je lui

Il m

Ce n

Ce n

Pressez, pressez un peu cette cervelle aride,
Et vous n'y trouvez rien, rien qu'un *vieillard stupide*.
Ce mot du grand Victor, sublime vérité,
Comme un verbe divin dans la langue est resté.
Et puisque j'ai nommé le géant romantique,
Le front d'où s'élança la jeune Poétique,
Celui qui marche seul, sans règle et sans soutien,
Ce créateur d'un art qui ne ressemble à rien,
Aigle dont les regards embrassent les deux pôles,
Atlas que l'univers porte sur ses épaules,
Et qui lui révéla que, pour être complet,
Pour être vraiment beau le beau doit être laid,
Fidèle observateur de sa loi redoutable :
Rien n'est beau que le laid, le laid seul est aimable ;
Puisque je l'ai nommé du fond de mon néant,
Puisque j'appelle à moi les armes du géant,
Puisque j'ose évoquer sa colossale image,
Je lui dois, Rodolpho, payer un juste hommage.

Il m'a bien secondé dans mon sublime effort.
Ce n'est pas, entre nous, qu'il me semble très-fort.
Ce n'est rien qu'un rimeur qui ne connaît pas l'homme,

Un rhéteur éternel dont la phrase m'assomme,
Qui toujours submergé du flux de ses grands mots,
Ne peut jamais venir au bout de son pathos :
Jusques à ses romans je ne dois pas descendre.
Ils sont morts et bien morts : laissons en paix leur cendre.
Pour ses drames, hélas ! c'est en vain qu'aujourd'hui
Rachel cherche à dompter leur indomptable ennui.
Il résiste aux grands coups de cette demoiselle,
Dont le cœur passe encor celui de la Pucelle :
C'est un sort plus commun, c'est un exploit moins beau
De battre les Anglais que d'apprendre *Angelo*.

Pourtant envers Victor je ne suis pas ingrate,
Et tout en rabattant ce qu'il faut qu'on rabatte,
Je reconnais aussi, dans ma sincérité,
Que celui qui de l'art fonda la liberté,
Ce Tell et ce Brutus des vers et de la prose
A, bien plus qu'on ne croit, servi la bonne cause.

Nos aïeux, bonnes gens, dans leurs cerveaux étroits,
S'imaginaient que l'art est soumis à des lois ;
Qu'ainsi que la nature, il doit, en toute chose,

Approprier son œuvre au but qu'il s'y propose,
Et qu'empruntant sa forme au fond de son sujet,
Chaque genre a son style ainsi que son objet.
Un trait bouffon détone en un discours tragique ;
Un *requiem* n'est pas un opéra-comique.
Met-on un chœur d'église au fond d'un cabaret,
Ou le nez d'un grotesque au milieu d'un portrait ?
Qui l'ose faire outrage et l'art et la nature ;
Tout n'a-t-il pas son but, ses lois et sa mesure
Dans cette œuvre sans fin que déploie à nos yeux
Le tout-puissant Auteur de la terre et des cieux ?
Et Trissotin lui seul prétend ne reconnaître
Que son petit caprice et pour juge et pour maître ?
N'est-ce pas, disaient-ils avec naïveté,
Le comble de l'orgueil et de l'absurdité !
C'est ainsi que parlaient nos absurdes grands-pères,
Et même ils ajoutaient qu'au pays des chimères
Qui fait un premier pas va bientôt jusqu'au bout,
Que toujours le faux sens marche avec le faux goût,
Et qu'un art mensonger sous sa vaine apparence
Ne peut couvrir qu'un fond d'erreur et d'ignorance ;
Car le beau, c'est le vrai ; l'art, c'est la vérité

Que le goût a soumise aux lois de la beauté.

Mais de ce vieux fatras Victor a fait justice.

Chez lui tout est hasard, fantaisie et caprice ;

C'est un chaos superbe où le mal et le bien,

Et le laid et le beau, le moderne et l'ancien,

Le bague et la morale, et la messe et les filles,

Les enseignes à bière et les saintes familles,

L'emphatique et le plat, le triste et le bouffon,

Tout s'entasse à plaisir, tout renverse et confond

Du sens commun bourgeois l'éternelle routine.

Oh ! c'est par là, Victor, que ton œuvre est divine,

Et que tu nous servis, peut-être à ton insu,

Même avant qu'un regret de ton orgueil déçu

Ne te fit prendre rang, au sein de la montagne,

Parmi ceux que l'esprit de Schœlcher accompagne.

Mais tu vas trouver là de bien autres rivaux,

Dont tu voudrais en vain égaler les travaux ;

L'avocat Colfavru dont on connaît la prose.

Qui, pour plaider enfin, n'attendait qu'une cause,

Lorsque, grâce à la fleur du pays bourguignon,
De l'urne mâconnaise il vit sortir son nom ;
Et Montjau, dont Madier admire l'éloquence ;
Et ton fils Esquiros, à la vaste science,
Qui naguère chanta, dans ses écrits follets,
Des vierges à cent sous les pudiques mollets ;
Et l'impétueux Miot, fougueux apothicaire,
Esprit rétrospectif qui voit tout par derrière,
Et nous vante sans cesse, en son parler bénin,
Du bon docteur Marat l'élixir anodin,
Ce rob dépuratif de toute humeur peccante,
Qui n'en tuait que cent pour en guérir cinquante.

Je pourrais te citer d'autres noms glorieux,
L'universel Savoye et le beau Crémieux,
Cette image du juste égaré sur la terre ;
Et Greppo, de Proudhon l'amateur solitaire ;
Et le tendre Hennequin, ce long faiseur de cours,
Où, des Harmoniens retraçant les amours,
De la gamme du cœur il nous montrait les modes,
Et les sexes unis dans les sept périodes.

De ces hommes d'État, de ces grands orateurs,
Contemple, mais de loin, les sublimes hauteurs,
Victor ; ce n'est pas là qu'est ta force et ta gloire,
Mais bien dans ces écrits d'éternelle mémoire,
Où, loin des lieux communs de l'antique beauté,
Hors du vrai tu cherchas une autre vérité,
Et renversas, d'un coup de ta plume fatale,
Le vieil art, vieil enfant de la vieille morale.

Ton heureux mouvement vint seconder le mien.
Nous prêtant l'un à l'autre un mutuel soutien,
Nous fîmes à nous deux tourner toutes les têtes.
C'était alors le temps des brillantes conquêtes.
Le sol partout mouvant sous nos pas s'ébranlait ;
Encor brûlant des feux du soleil de Juillet,
Paris sentait déjà sous sa flamme féconde
Germer confusément l'esprit du nouveau monde.

Hélas ! il fut longtemps dans son germe arrêté.
Un roi, monstre d'astuce et de férocité,
Dont le ton douxereux, le masque débonnaire
Surprirent un moment la candeur populaire,

A peine couronné, voulut, en vrai tyran,
Mettre un terme au désordre, une digue au torrent,
Torrent libérateur, dont le flot salulaire
Des restes du vieux monde aurait purgé la terre.
S'il est encor debout, s'il se défend encor,
De Ledru triomphant s'il a bravé l'effort,
S'il offre encore un peu de vie et d'apparence,
La faute en est sans doute au Néron de la France,
A ce féroce amant de l'ordre et de la paix,
Qui borna tous les soins de son esprit épaïs
A resserrer des nœuds tout prêts à se dissoudre,
Et refit en ciment ce qui tombait en poudre.

Il n'en fallait pas moins pour que, de notre temps,
Sans branler, la baraque ait duré dix-huit ans ;
Dix-huit ans, il est vrai, de malheur et de honte !
Ne crains pas, Rodolphe, que je te les raconte ;
Notre France, en pleurant, s'en souvient aujourd'hui :
Dieux ! quels étaient alors sa peine et son ennui !
L'ordre au sein de la paix, les arts et l'industrie,
Sous leurs maux conjurés accablaient la patrie ;
L'ouvrier ne pouvait suffire à ses travaux,

L'argent chez le fermier s'entassait par monceaux,
Et tous, petits et grands, dans notre pauvre France,
Gémissaient sous le poids d'une horrible abondance,
Lorsque la République enfin nous délivra,
Et nous guérit si bien de tous ces fléaux-là,
Qu'on croit, en les peignant, retracer les images
De jours déjà perdus dans le lointain des âges.

Et pourtant, sans Philippe et son fatal pouvoir,
La France de Juillet m'eût donné quelque espoir.
Tout rayonna d'abord de lumière et de flammes.
L'esprit de l'avenir rajeunissait les âmes.
De Saint-Simon *le Globe* éclairait les hauteurs,
Fourier, Fourier lui-même avait quelques lecteurs,
Et c'est alors, dit-on, que son heureux libraire
Des *Quatre Mouvements* vendit un exemplaire.
De l'église expulsant l'hérétique latin,
Châtel transportait Rome au quartier Saint-Martin,
Et dotait les faubourgs d'un Dieu démocratique
Qui parlait leur langage et chantait leur musique.
La *triade* naissait avec son triple auteur,
Qui triplement saisi par sa triple grandeur,

Et dans ses trois cerveaux trouvant sa triple étoffe
D'orateur, d'écrivain et de grand philosophe,
Laisait là les outils de son triple métier
De libraire-imprimeur et marchand de papier.
Prêt à bâtir les murs de sa jeune Icarie,
Cabet se consolait, au sein de son génie,
De n'avoir pu remplir je ne sais quel emploi
De valet de bourreau, de procureur du roi,
Dont on avait osé flétrir son âme altière.
L'astre de Louis Blanc commençait sa carrière,
Et ce petit bonhomme, à quinze ans révolté
De toutes les horreurs de la société,
Du haut d'un tabouret, à ce que dit l'histoire,
En face de sa plume et de son écritoire,
Proférait d'Annibal l'implacable serment
Contre un monde barbare, et qui bien méchamment,
Après avoir instruit, élevé son enfance,
A vingt ans lui donnait nom, fortune et puissance.

Il n'en fait jamais d'autre, et notre cher Proudhon,
Pauvre, aurait végété dans son vieux Besançon,
Si les couronnes d'or de son académie

N'eussent du prolétaire affranchi le génie.
Il n'avait pas encor dans sa force éclaté,
Et parlait de Dieu même avec quelque bonté,
Ce Dieu qu'il expulsa du ciel et de la terre,
Ce Dieu qu'il a traité comme un propriétaire.
Et déjà plus d'un trait au regard clairvoyant
Annonçait les grands coups du bretteur foudroyant
Qui, seul avec Greppo, dans le silence et l'ombre,
Forgeait les arsenaux de sa logique sombre.

Ainsi tout présageait un brillant avenir.
Pour nous régénérer tout paraissait s'unir.
Je ne m'oubliais pas, et ma féconde plume
Enfantait coup sur coup volume sur volume ;
Et refaisant mon thème en plus d'une façon,
Brodant mille refrains à la même chanson,
Tirant d'un même sac une triple mouture,
A peu de frais ainsi je donnais la pâture
A tous mes éditeurs, que, d'un soin obligeant,
J'ai toujours soulagés du poids de leur argent.
Non que je l'aime, ah ! fi ! le bonheur et la gloire
De servir le bon droit, d'assurer sa victoire,

Voilà de mes efforts le seul but et le prix ;
Et je n'ai point assez de haine et de mépris
Contre un vil écrivain serf de son vil salaire,
Qui vend au poids de l'or sa plume mercenaire.
Mais un honnête auteur a droit évidemment
D'écrire, autant qu'il peut, pour gagner de l'argent.

Puis, qu'avais-je besoin de ce trafic infâme ?
Que me faut-il, à moi, simple et modeste femme ?
Deux chevaux, un coupé, ma loge à l'Opéra,
Un hôtel à Paris, aux champs une villa,
Deux grooms des plus petits un cuisinier sortable
Qui de cinq ou six mets puisse embellir ma table,
Et que Carême au moins ne désavouerait pas ;
Puis tous ces vains hochets qu'exigent nos appas,
Diamants et bijoux, dentelle et cachemire,
Les chapeaux de Baudrand, les robes de Palmyre,
Les pantalons d'Humann, et de l'or dans mon sac
Pour mes gants blancs, mon jeu, mes fleurs et mon tabac,
Voilà tout ce qu'il faut à mon humble ménage.

Cette simplicité, qui n'est plus de notre âge,

Digne des Phocion et des Fabricius,
Ne coûte pas par an plus de vingt mille écus.
Vingt mille écus de rente, hélas ! c'est la misère,
Et, pour ne pas mourir, l'absolu nécessaire ;
C'est le morceau de pain de l'aumône, et pourtant
Combien de travailleurs qui n'en ont pas autant !

Oh ! dès que j'en eus fait la remarque profonde,
Soudain tout un côté des horreurs de ce monde,
Qui se cachait encore à mes trop faibles yeux,
M'apparut, et je vis, dans leur jour odieux,
Tous ces maux enfantés par l'inique mesure
Dont l'homme a partagé les maux de la nature.
A tous également elle avait tout donné :
Le grand et le petit, le cadet et l'aîné,
Ont tous, de l'équité de la mère commune,
Reçu les mêmes droits à la même fortune.
Quel est donc ce partage, impie et monstrueux,
Qui de biens et d'honneurs gorge quelques heureux,
Pour livrer tout le reste en proie à la misère,
Ou l'enchaîner au joug de quelque vil salaire.
Qu'on ose après cela parler d'égalité,

C'est se moquer du peuple et de la vérité.

Vous avez, dites-vous, doté le prolétaire
Du magnifique droit d'élire un mandataire.
Mais ce ventre qui vote est-il moins exigeant ?
Et peut-on l'apaiser si l'on n'a pas d'argent ?
Sans argent, un ami de la bonne musique
Est-il libre d'entrer à l'Opéra-Comique ?
Sans argent, Rodolphe, fit-on jamais l'amour ?
Pourrait-on, sans argent, s'attabler chez Véfour,
Revêtir le gant jaune et la botte vernie,
Ou se faire enterrer avec cérémonie ?
La Constitution ne nous le défend pas :
C'est vrai ; mais notre bourse y met bon ordre, hélas !
Cet inutile droit n'est donc qu'une chimère,
Un mot, un songe, un leurre, une ironie amère.
Faites qu'il soit pour tous une réalité,
Et vous pourrez alors parler d'égalité.

Mais le moyen, dit-on, d'accomplir ces merveilles ?
Avez-vous donc bouché vos yeux et vos oreilles,
Quand le socialisme a parlé parmi nous ?

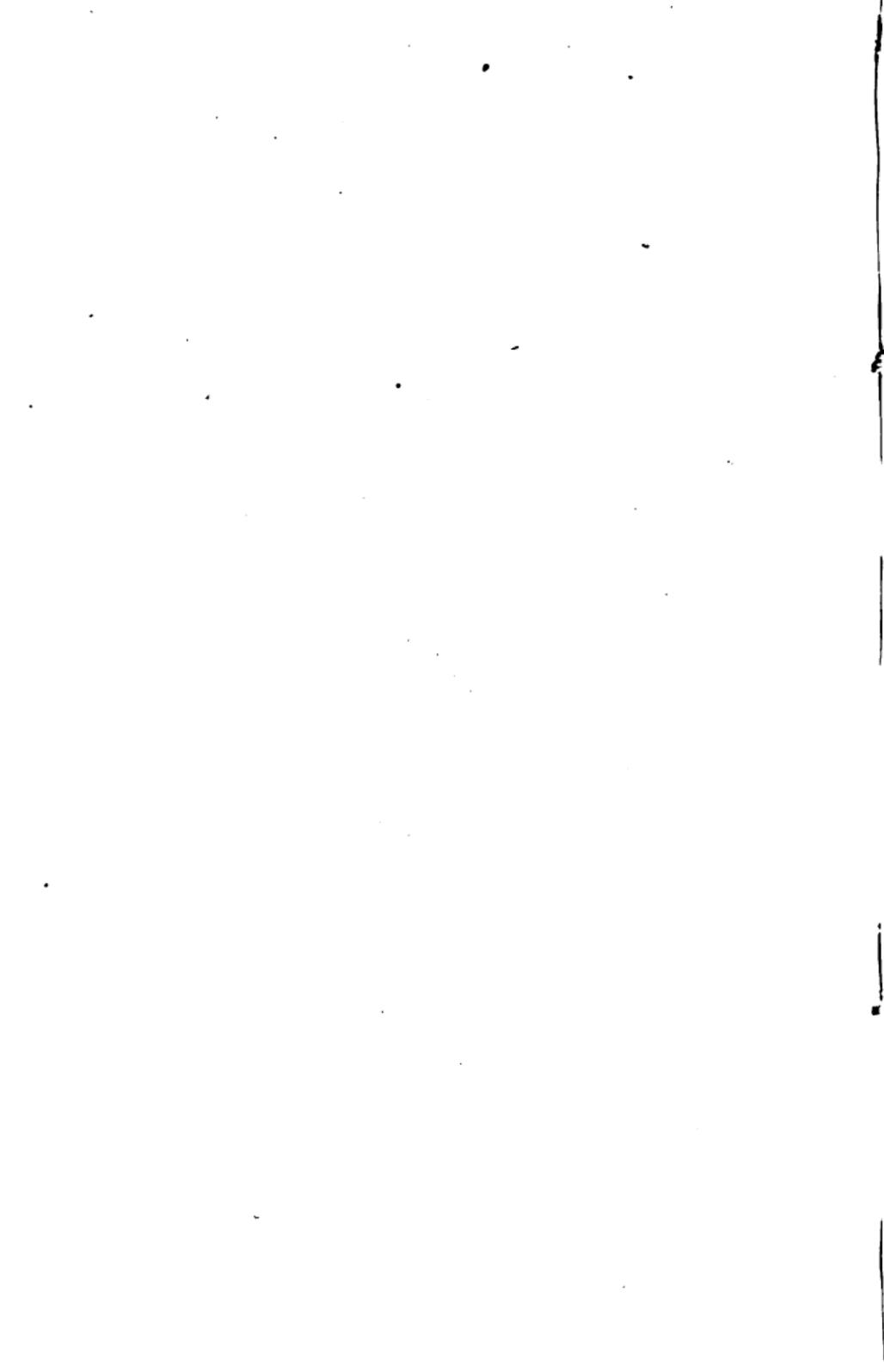
N'avez-vous donc rien lu, ni Cabet, ni Leroux,
Ni tant d'autres penseurs dont la plume fertile,
Au lieu d'un bon moyen, vous en fournit cent mille ?
Embarras de richesse et surcroît de plaisir,
Pas un ne se ressemble, et vous pouvez choisir.
Je comprends toutefois qu'on hésite, et moi-même,
Avant de dénouer le vrai nœud du problème,
Disciple haletant après la vérité,
Avec tous nos docteurs j'ai corps à corps lutté :
Lutte victorieuse où, prompte à tout connaître,
L'élève fut toujours la maîtresse du maître.

Mais comment te conter ces glorieux travaux,
Lorsqu'un pesant sommeil me verse ses pavots,
Ce sommeil du matin qui n'épargne personne ?
Toi-même, Rodolpho, tu dors, je le soupçonne.
Donc, puisqu'il faut encor t'ajourner à demain,
Laisse-moi te quitter en te serrant la main.

SATIRES POLITIQUES

ET

POÉSIES DIVERSES.



A MADAME

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

Réponse à ses vers contre le général Cavaignac.

Eh quoi ! Delphine, eh quoi ! vous aussi dans l'arène !
Vraiment je le regrette ; et n'ai pas vu sans peine
Que vous, la blonde muse à l'amoureux soupir,
Vous veniez devant tous accuser et flétrir
Ce pauvre général qui, dans son ignorance,
A si mal commandé qu'il a sauvé la France.
C'est un crime sans doute, un horrible forfait.
Mais à vous, ô Delphine, il ne vous a rien fait.
Vous aurait-il porté quelques bottes secrètes ?
A-t-il voulu ravir l'une de vos conquêtes ?

A-t-il ri de vos vers? A-t-il, en vrai brutal,
Comparé vos romans à ceux de Paul Féval?
Ou, comble de l'horreur! aurait-il, au théâtre,
Vu jouer d'un œil sec la triste *Cléopâtre*?
Ce sont là des forfaits indignes de pardons,
Et, s'il les a commis, nous vous l'abandonnons.
Mais un pauvre soldat que la fatigue accable,
Et qui sommeille une heure, est-il donc si coupable?
Et doit-on là-dessus, sans rime ni raison,
Le déclarer atteint de haute trahison?
Et ne savez-vous pas, vous qui savez les choses,
Qui connaissez à fond les effets et les causes,
Que, pour reconquérir sa première vertu,
Il faut dormir un peu quand on a combattu!
Allons, Delphine, allons, un peu plus d'indulgence;
L'homme n'est pas toujours ce que la femme pense,
Et ne saurait comme elle, et la nuit et le jour,
Faire, sans prendre haleine, ou la guerre ou l'amour.

Un lutin malfaisant aujourd'hui vous abuse,
Delphine, et c'est lui seul, ô femme, ô folle, ô muse,
Qui vous aura dicté, dans un dessein pervers,

Des vers aussi méchants, et d'aussi méchants vers.
Que vous parliez jadis un plus tendre langage,
Lorsqu'en dix-huit cent vingt, à la fleur de votre âge,
Vous chantiez, jeune muse aux accords inouïs,
L'épée et les amours de Charle et de Louis !
Car nos aïeux ont vu ce que vous savez faire.
Mais aujourd'hui, Delphine, en sage ménagère,
Laissez à votre époux, qui les comprend si bien,
Les pénibles devoirs d'homme et de citoyen.
Vous, femme, ange gardien du foyer domestique,
Gardez-vous de souiller votre blanche tunique
Dans l'arène sanglante où luttent les partis ;
Le sein nu, l'œil en pleurs, montrant vos bras meurtris,
Vous auriez beau crier : Je ne suis qu'une femme !
Ils l'oublieraient peut-être, ils l'oublieraient, madame,
Et franchement je crois qu'ils auraient bien raison.
Car celle qui fuyant le seuil de sa maison ,
Vient parmi les clameurs de la place publique,
Avec l'air et l'accent de la sibylle antique,
Flétrir comme *un bourreau* le généreux soldat
Qui sauva son pays dans un affreux combat ;
Celle qui foule aux pieds la pudeur de la femme

Pour vomir devant tous le fiel qu'elle a dans l'âme,
Oh ! celle-là, Delphine, et vous en conviendrez,
A perdu tous ses droits, ses droits les plus sacrés,
Et l'on en use encore avec trop de scrupule
En ne la châtiant que par le ridicule (1).

2 décembre 1848.

(1) Dans un de ses derniers articles, où il a traité agréablement de Madame de Girardin et de ses œuvres diverses, M. Sainte-Beuve a prétendu qu'elle n'avait rien trouvé de plus cruel à dire au général Cavaignac que de l'appeler *l'Endymion de la guerre civile*. Mais si cela est, je suis, moi, impardonnable de lui avoir répondu avec si peu de galanterie. Heureusement rien ne me serait plus facile que de prouver que M. Sainte-Beuve a bien mal lu, ou plutôt qu'il n'a pas voulu lire ces vers dont il parle d'un ton si bénin, et qui n'étaient rien moins qu'une pastorale mythologique. Il est bon, et même il est souvent utile d'être indulgent ; mais il faut considérer aussi qu'il y a des cas où l'indulgence envers celui qui s'est oublié gravement, quelque mérite qu'il ait d'ailleurs, peut devenir la condamnation de celui qui a fait son devoir.



LA TRISTESSE

DU GRAND VICTOR.

Pour faire suite à la Tristesse du Pacha.

Qu'a-t-il, le grand Victor, pour être triste ainsi,
Pour fuir les yeux du monde et porter bas l'oreille ?
D'où lui vient cet air morne et ce sombre souci,
Qui font pâlir les fleurs de sa face vermeille ?
D'où vient qu'il a quitté ces pantalons fringants
Et ces cols de chemise où son bon goût éclate ?
Pourquoi, depuis dix jours, ne met-il plus ses gants,
Et met-il si mal sa cravate ?

Pourquoi regarde-t-il Barrot d'un œil jaloux ?
Pourquoi Thiers a-t-il encouru sa disgrâce ?
Pourquoi, loin de la Plaine où siège de Falloux,
Veut-il sur la Montagne aller chercher sa place ?
D'où vient qu'il nous prédit de terribles dangers,
Et qu'il va chaque nuit, dans un colloque étrange,
Commenter l'Évangile avec David d'Angers,
Et puis ce bon monsieur Lagrange ?

Qu'a donc le grand Victor pour s'égarer ainsi ?
Et quel ange ou quel dieu peut expliquer ceci ?

Sait-il que, secouant son sommeil de marmotte,
Ponsard, dans sa montagne, achève enfin *Charlotte* ?
A-t-il appris déjà le retour de Rachel ?
Entend-il, à minuit, le fantôme d'Harel
Lui reprocher encor, d'une voix menaçante,
La Porte-Saint-Martin entre ses bras mourante,
Depuis le jour fatal qu'elle s'empoisonna
Avec le drame affreux des affreux Borgia ?
Ou cherche-t-il en vain parmi tous les libraires

Un esprit hasardeux qu'allèchent les *Misères* (1) ?

Daumier de son crayon l'aurait-il dessiné ?

L'*Événement* a-t-il perdu son abonné ?

Ou, redoutant l'essor de sa haute fortune,

La Chambre, que déjà son génie importune,

A-t-elle détourné son oreille et ses yeux

Du poète serein, du penseur radieux,

Qui réunit en lui, dans sa divine essence,

La puissance, l'amour, avec l'intelligence ?

Mais non : de ses hauteurs le Jupiter de l'art

Sur Ponsard n'a jamais abaissé son regard.

Melpomène en procès délaisse le cothurne (2) ;

Il n'a point vu d'Harel le fantôme nocturne ;

Et même un éditeur, un peu fou du cerveau,

A déjà fait marché pour son livre nouveau.

Daumier recule encor devant ce grand modèle ;

(1) *Les Misères!* un nouveau chef-d'œuvre que nous promet M. Hugo. Il semble cependant que, par le temps qui court, nous avons assez de grandes et de petites misères pour que M. Hugo veuille bien nous épargner les siennes. Espérons.

(2) Mademoiselle Rachel plaide alors un des trois cent soixante-cinq procès qu'elle intente annuellement au Théâtre-Français.

L'*Événement* toujours lui conserve un fidèle ;
 Et si dans l'Assemblée, emphatique orateur,
 Il ne charme que lui, du moins, au *Moniteur*,
 Il peut, en les brodant d'aimables parenthèses,
 Publier tout au long ses longues antithèses.

Si donc on voit ainsi gémir le grand Victor,
 S'il est si fort troublé dans sa béatitude,
 S'il cherche incessamment l'ombre et la solitude,
 C'est que l'aigle ne peut déployer son essor ;
 Que le lion de l'âne a subi les insultes ;
 C'est qu'un vent ténébreux, sorti des lieux occultes
 A de son souffle impur terni ses rêves d'or.....
 C'est que son ministère est mort.

30 décembre 1848.



LE
SONGE DE MADAME SAND,

Pour faire suite au Songe d'Athalie.

M. PIERRE DUPONT.

(à madame Sand qu'il rencontre près du palais de l'Elysée.)

Grande socialiste, est-ce ici votre place ?

D'où vous vient ce teint noir, cet œil creux qui nous glace ?

Auprès du Président que venez-vous chercher ?

De ce palais *réac* osez-vous approcher ?

Avez-vous dépouillé cette haine si vive ?

MADAME SAND.

Prêtez-moi, cher Dupont, une oreille attentive.

Je ne veux point ici rappeler le passé,

Ni vous rendre raison du fiel que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Dupont, j'ai cru devoir le faire.
Je ne prends point pour juge un public téméraire.
Quoi que sa médisance ait osé publier,
La *Réforme* a pris soin de me justifier.
Sur de nombreux romans ma gloire est établie,
Et j'ai pour moi le *Peuple* et la *Démocratie*.
Grâce à ma propagande, à mon style dé feu,
La France est communiste ou le sera dans peu.
La Seine ne voit plus un insolent *Corsaire*
Par ses méchants bons mots me déclarer la guerre ;
Lamartine me traite et d'amie et de sœur.
Enfin, de mes romans le perfide oppresseur,
Qui ne leur faisait pas grâce d'une bévue,
Buloz, le fier Buloz tremble dans sa *Revue*.
De toutes parts pressé par un nombreux essaim
De petits montagnards convertis dans mon sein,
Il n'ose me blâmer que de façon discrète.
J'achevais donc en paix la *Petite Fadette*,
Quand un trouble fâcheux a, depuis quelques jours,
De toutes mes douleurs renouvelé le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe !)

Tord mon cœur oppressé comme on tord une éponge.
Je l'évite partout : partout il me poursuit.

C'était pendant le fort du travail de la nuit.
L'image d'Enfantin à mes yeux s'est montrée,
Comme à Ménilmontant pompeusement parée.
Ses erreurs n'avaient point abattu son toupet.
Même il usait encor de cet étroit corset
Dont à ses sectateurs il prescrivit l'usage,
Pour ébranler du Christ l'inébranlable ouvrage.
« O tremble, m'a-t-il dit, fille digne de moi ;
Le chef des *Aristos* l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Vers ma table de nuit il parut se baisser ;
Et moi je lui tendais les mains pour l'embrasser ;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
De feuilles *aristos* qui nageaient dans la fange,
De longs *premiers-Paris*, d'*entrefilets* affreux,
Que Barrot et Faucher se disputaient entre eux.

M. PIERRE DUPONT.

Grands dieux !

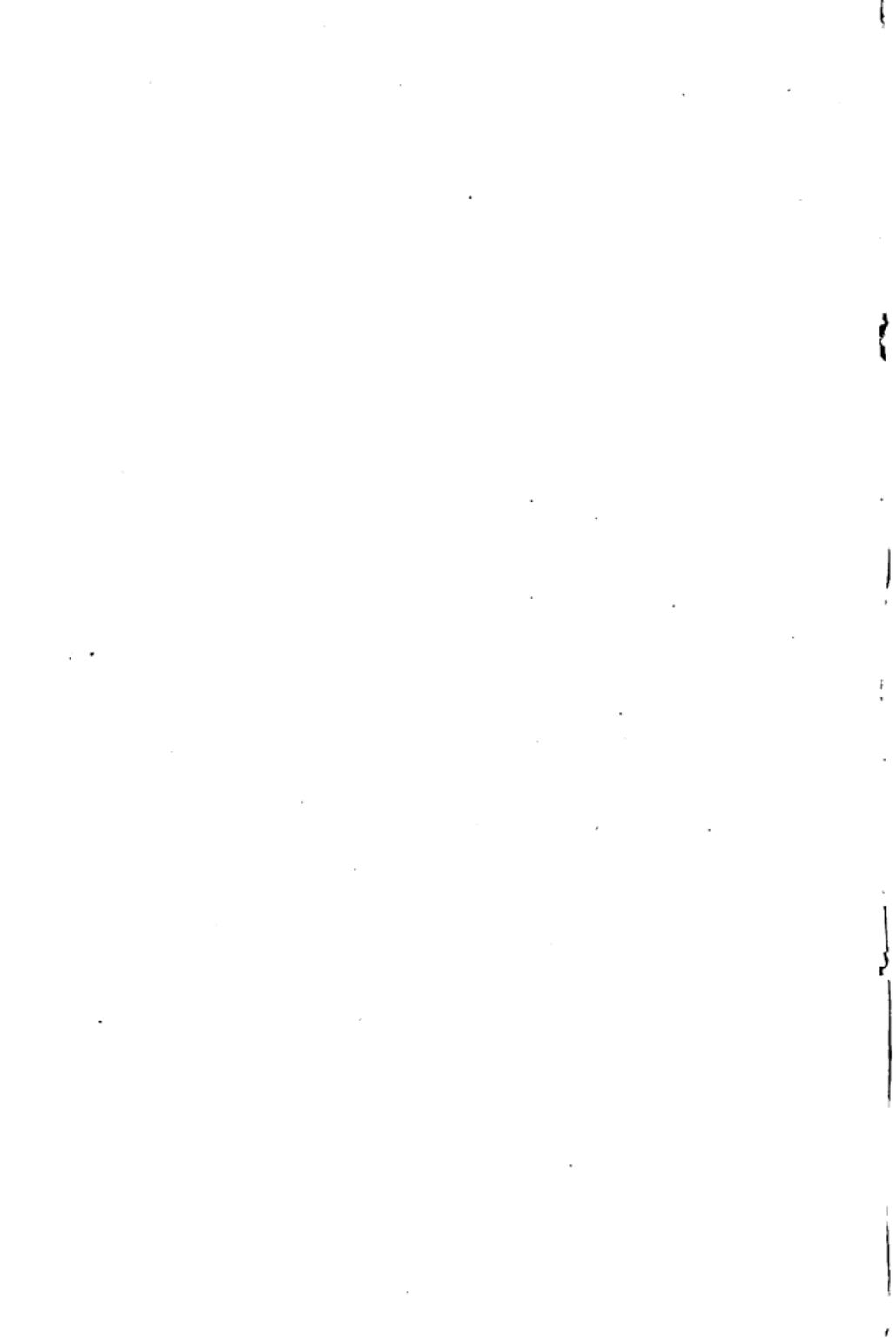
MADAME SAND.

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un homme mûr couvert d'une toge éclatante,
Tel qu'on voit des Romains les consuls revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits abattus.
Mais tandis qu'oubliant ma funeste aventure,
J'admirais son chapeau, son linge et sa coiffure,
J'ai senti tout à coup un stylet trop connu,
Qu'en mon cœur ulcéré le traître a plongé nu.
De tant d'objets divers le grotesque assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même redoutant d'avoir mal digéré,
Je l'ai pris pour l'effet d'un article rentré ;
Mais ma digestion n'en était pas la cause,
Car deux fois en dormant j'ai vu la même chose.
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Cet homme mûr toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Leroux de veiller sur ma vie,
Et chercher le sommeil dans ses in-octavo :
Que ne peut la frayeur sur un faible cerveau !

Un instinct me poussa soudain vers l'Élysée,
Et d'en voir le portier j'ai conçu la pensée.
Voilà, mon cher Dupont, ce qui m'amène ici,
Et vous seriez bien bon de m'expliquer ceci.

7 mai 1849.

Nous aurions souhaité donner également à nos lecteurs l'explication de M. Pierre Dupont, mais elle n'est point encore parvenue jusqu'à nous. Toutefois, s'il faut en croire des gens ordinairement bien informés, cette explication doit se trouver contenue dans le prochain rébus de *l'Illustration*. Avis aux sphinx des 86 départements.



I.A

MORT DE M. DE MONTALEMBERT,

Pour faire suite à la Mort d'Hippolyte,

fils de Thésée (1).

(La scène se passe à Nice, quelques jours après le vote de la loi sur
l'instruction publique)

M. DE FALLOUX,

(se promenant au bord de la mer.)

Mais qui vient en ces lieux ? Quoi ! c'est vous, ô Denjoy !

Paris est-il tranquille, et qu'y devient ma loi ?

Je vous la confiai jadis pour la défendre.

(1) Cette facétie est inédite, et je ne l'aurais point publiée, si quelques bons juges, à qui j'ai eu occasion de la soumettre, ne m'avaient assuré que ce n'est qu'un badinage fort inoffensif, et dont ceux qui y figurent, à l'exception d'un seul peut-être, riraient tout des premiers. Je le publie donc, mais un peu tard, et lorsqu'il a perdu le seul mérite qu'il pouvait avoir, celui de l'à-propos.

Mais d'où naissent les pleurs que je vous vois répandre ?
Que fait Montalembert ?

M. DENJOY.

O regrets superflus !
Inutile souci ! Montalembert n'est plus.

M. DE FALLOUX.

Dieux !

M. DENJOY.

J'ai vu des chrétiens périr le plus aimable
Et vous le savez bien, seigneur, le moins coupable.

M. DE FALLOUX.

Montalembert n'est plus ! Quand je lui tends les bras,
Les cruels Montagnards ont hâté son trépas !
Quel coup me le ravit, et quel terrible membre....

M. DENJOY.

A peine passions-nous les portes de la Chambre....
Il était sur son banc ; ses amis affligés
Imitaient son silence autour de lui rangés.
Ses pieds sur le tapis laissaient flotter ses bottes.
Au jeune Estancelin il dictait quelques notes,
Estancelin, hélas ! qu'on voyait autrefois,
Plein d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,

L'œil morne maintenant et la plume baissée,
Semblait se conformer à sa triste pensée.

Du sein de la tribune un effroyable cri
De l'ordre, en ce moment, a troublé le parti.
La Montagne aussitôt, d'une voix formidable,
Répondit en hurlant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé.
De Crémieux attentif le crin s'est hérissé.
Mais aux mains de l'auteur de *Marion de Lorme*
S'élève à la tribune un manuscrit énorme.
Il s'ouvre, se déploie, et vomit à nos yeux,
Parmi des torrents d'encre, un discours furieux.
Son exorde est armé de larges catachrèses.
Tout son corps est couvert de triples antithèses.
Indomptable rhéteur, sophiste impétueux,
Sa phrase se recourbe en replis tortueux.
Ses longs mugissements font trembler la sonnette,
La Chambre avec terreur voit cette horrible bête,
Dupin en est ému, Thiers en est infecté,
L'huissier qui l'apporta recule épouvanté.

Tout fuit , et sans s'armer d'un courage inutile,
Dans les couloirs voisins chacun cherche un asile.
Montalembert lui seul , digne fils des Renauds ,
Rappelle ses amis , aiguise ses bons mots ,
Pousse au monstre , et d'un trait , lancé d'une voix sûre,
Il fait dans son exorde une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Aux pieds de l'orateur s'élançe en rugissant ,
Se roule , et lui présente une atroce hyperbole
Qui , dès le second mot , lui coupe la parole.
La frayeur nous entraîne , et sourds à cette fois ,
De notre illustre ami nous oublions la voix.
Dupin même en efforts impuissants se consume,
Nous n'entendons qu'Hugo déclamant son volume.
On dit qu'on a vu même , en ce désordre affreux ,
Proudhon qui lui soufflait ses arguments poudreux.
Au banc des Montagnards la peur nous précipite ;
Dupin crie et se rompt ; l'intrépide jésuite
Voit voler en éclats son discours fracassé ;
Dans ses phrases lui-même il tombe embarrassé.

Excusez ma douleur ; cette image cruelle

Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu notre illustre orateur
Abandonné de ceux dont il était l'honneur.
Il veut nous rappeler, et sa voix nous effraie
Et nous semble le cri du djinn ou de l'orfraie.
De nos cris douloureux la Chambre retentit ;
Cette folle panique enfin se ralentit ,
Et nous nous arrêtons non loin de la colonne
Où Delacroix a peint et Cérès et Pomone.
Barrot rentre à la hâte, et la droite le suit.
Des encriers versés la trace nous conduit
Au pied de la tribune où respirait encore
Ce grand homme assommé par une métaphore.

J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main ,
Il commence un propos qu'il interrompt soudain :
« Hugo, dit-il, m'arrache une innocente gloire.
Prends soin après ma mort d'assurer la victoire.
Si le socialiste, un jour désabusé,
Plaint le sort d'un chrétien faussement accusé,
Pour apaiser mon sang, dis-lui qu'il se ravise,
Et qu'il accorde encor quelque chose à l'Église,

Qu'il lui rende.... A ces mots, ce soldat de la foi
N'a laissé dans mes mains qu'une timide loi,
Où du conseil d'État triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.



UN MONSIEUR

QU'ON N'ATTENDAIT PAS.

DÉDICACE

AUX DAMES PATRONESSES DES CRÈCHES.

O vous, dont les vertus surpassent les richesses,
Je vous le dis en vérité,
Vous êtes ici bas, aimables patronesses,
Les anges de la charité.
Des pauvres adoptant l'enfance,
Votre inquiète providence
Pourvoit sans cesse à leurs besoins.
Plus d'une mère, heureuse par vos soins,
Vous doit l'enfant dont elle est fière,
Et tout enfant trouve en vous une mère.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

UN GAMIN DE PARIS Mlle SAINT-HILAIRE.

LE RÉGISSEUR M. MERCIER.



UN MONSIEUR

QU'ON N'ATTENDAIT PAS.

SCÈNE COMIQUE EN VERS,

*Représentée pour la première fois à Paris au théâtre Italien ,
le 15 février 1850 ,*

Dans une Représentation extraordinaire au bénéfice des Crèches.



LE RÉGISSEUR.

(dans la coulisse.)

Vous ne passerez pas.

LE GAMIN.

Ah ! nous allons voir ça,

Mon cher. Une, deux, trois.

(S'élançant sur la scène.)

A la fin m'y voilà.

LE RÉGISSEUR.

(arrivant sur ses pas.)

Sortez, drôle, sortez.

LE GAMIN.

Qu'ai-je entendu, mon maître?

Drôle ! il faut donc qu'ici je me fasse connaître,
Pour ne pas exposer plus longtemps au mépris
L'antique et noble corps des gamins de Paris.

LE RÉGISSEUR.

Certes, le titre est bon pour s'en faire une égide !

LE GAMIN.

Quoi ! tu ne te rends pas, ô régisseur stupide ?
Faudra-t-il t'expliquer.....

LE RÉGISSEUR.

En voilà beaucoup trop.

Sortez, ou je vous fais.....

LE GAMIN.

Allons, pas de gros mot,
Et respect au public, qui pourrait nous entendre,

LE RÉGISSEUR.

Si vous le respectez, pourquoi donc cet esclandre ?

LE GAMIN.

Est-ce ma faute, à moi, qui tout discrètement
Venais le régaler d'un mot de compliment ?

LE RÉGISSEUR.

(d'un ton goguenard.)

Monsieur veut ajouter aux plaisirs de la fête?

LE GAMIN.

Pourquoi pas? En est-il sans nous qui soit parfaite?

La vôtre est bien, d'ailleurs : comédie, opéra,

Avec tous les ténors et les prima donna.

Ah! j'arrive trop tard!

(Regardant autour de lui.)

Mon Dieu, les belles choses!

Que de jolis décors, de pompons et de roses!

De près comme de loin, le tout en est charmant.

(Au Régisseur, qui s'approche pour l'empêcher d'y toucher.)

Ah! je ne touche à rien, car, sans savoir comment,

Quand je touche, je casse, et ce serait dommage.

LE RÉGISSEUR.

(un peu radouci.)

Allons, jeune homme, allons, à la fin soyez sage,

Retirez-vous sans bruit.

LE GAMIN.

Régisseur, mon ami.

Je n'ai qu'un petit mot à dire, et j'ai fini.

LE RÉGISSEUR.

Si le public permet...

LE GAMIN.

Parbleu ! puisqu'il écoute !

Au surplus, pour calmer tes esprits en déroute,

Je vais l'interroger of—fi—ci—el—le—ment.

D'abord les trois saluts...

(Après avoir fait les trois saluts avec un sérieux affecté, se tournant vers le Régisseur.)

Qu'en dis-tu ? Maintenant,

Je m'en vais, si je puis, imiter ton ramage.

(S'adressant au public.)

Mesdames et messieurs, agréez mon hommage,

Et daignez, s'il vous plaît, m'octroyer la faveur

De vous dire deux mots... en tout bien, tout honneur.

(Une pause.)

Vous ne répondez pas, et je vous vois sourire.

Qui ne dit mot consent. Ainsi je puis vous lire

Ce que j'ai couché là sur un petit papier.

(Il ôte sa casquette et la retourne de tous les côtés.)

Ah ! diable !

(Il se fouille.)

Sapristi !... de peur de l'oublier,

Je l'avais mis pourtant au fond de ma casquette.
Va donc, puisqu'il le faut, à la bonne franquette.
Tout le monde aujourd'hui pérorer mal ou bien,
Et si, par-ci, par-là, quelque mot peu chrétien,
Quelque sottise échappe à ma langue troublée,
Vous vous croirez au club ou bien à l'Assemblée.
Puis, on m'a dit souvent que, sans être orateur,
On parle toujours bien quand on parle du cœur.
Et de ce côté-là, je ne cède à personne.
J'enfonce Cicéron, et j'égale Cambronne.
Surtout quand on m'oblige, on peut compter sur moi.
Je suis votre obligé, mesdames ; c'est pourquoi
J'ai voulu, devant tous célébrant vos louanges,
Vous dire à votre nez... que vous êtes des anges.
A vos crèches ma sœur doit repos et santé,
Et je leur dois la vie avec la liberté.
Hélas ! je languissais dans un triste esclavage,
Cloué près du berceau d'un enfant en sevrage.
Car mon père et ma mère étant forcés tous deux
D'aller, chaque matin, loin, bien loin de chez eux,
Gagner le pain du jour qui nourrit la famille,
Il me fallait garder notre petite fille,

Qui du matin au soir geignait, se lamentait.
Moi, je l'aime, Dieu sait ! — Mais cela m'embêtait.
L'homme auprès d'un berceau n'est plus qu'un corps sans âme
Il y faut les doux soins et la main d'une femme ;
Seule, elle peut parer à tous les accidents.
Je le sais, — nous l'avons appris à nos dépens.
Tour à tour bousculant le lit ou la marmite,
Dans ces moments de crise où la pauvre petite
Demandait à manger, à boire, et cœtera,
Je chauffais trop ceci, je plaçais mal cela.
Dieu sait quel mauvais sang nous avons fait ensemble !
Elle en dépérissait, la pauvre enfant ! Je tremble
Lorsque j'y songe encor. Mais grâce à vos bienfaits,
Dans vos petits *dodos* toujours blancs, toujours frais,
Près de femmes que semble animer votre zèle,
Elle fleurit déjà d'une santé nouvelle.
De l'élever ma mère a recouvré l'espoir,
Et quand sur ses genoux il la berce le soir,
Mon père, en la voyant et fraîche et rondelette,
S'applaudit d'avoir fait si gentille fillette.
Pour moi, depuis ce jour, homme et libre à la fin,
Je règne au boulevard, et mon pied de gamin,

Foule orgueilleusement l'asphalte ou le bitume.
Je bois comme un grognard, comme un dandy je fume,
Et je joue au bouchon... Ah ! si vous me voyiez !
Ils sont là tout autour, les deux genoux ployés,
Cherchant par où je vais démonter le bancroche.
Preste ! le tour est fait, je ramasse et j'empoche.
En voilà pour payer ma place au paradis.
Mais on n'est pas parfait. Le gamin de Paris
Aime trop, j'en conviens, le bruit et le tapage,
Et veut, bon gré mal gré, déployer son courage,
Depuis que les bourgeois, qui ne sont pas des sots,
Nous ont, dans leurs chansons, érigés en héros.
Hélas ! je ne fus pas le plus lent à me battre
Dans la terrible nuit de février vingt-quatre.
Ça ne m'a pas valu le plus petit denier ;
Mais un de nos voisins, qui demeure au premier,
Oiseau qui, le vingt-quatre, avait gardé la cage,
A, dès le lendemain, endossé mon courage,
Et, grâce aux coups de feu que j'essayai pour lui,
A vingt-cinq francs par jour il gouverne aujourd'hui.
Parbleu ! j'en suis fort aise, et j'admire sa chance.
Pour moi, content d'avoir déployé ma vaillance,

Lorsque tout fut bâclé, sans honte et sans chagrin,
Seul, de mon atelier j'ai repris le chemin.
Car on ne peut toujours faire des barricades,
Ni jouer au bouchon, ou suivre des parades.
Il faut prendre un état, vivre en homme d'honneur.
Depuis tantôt deux ans, chez un maître imprimeur,
Je porte tour à tour l'épreuve et la copie.
Là, sans rien demander à ma pauvre patrie,
Je gagne mes vingt sous et ne me plains de rien.
En ce moment surtout... car le métier va bien.
Tous les jours il paraît quelques feuilles nouvelles ;
Je les lis quelquefois... et j'en apprend de belles :
L'un qui prêche, dit-il, l'Évangile nouveau,
Refait l'homme et le monde au gré de son cerveau,
Et veut que, sur parole, embrassant son système,
Nous l'admirions autant qu'il s'admire lui-même.
L'autre, non moins sensé, demande en bon chrétien
Que tout possesseur mette en commun tout son bien,
Et fait savoir à tous, sur une énorme affiche,
 Que par cet excellent moyen
 Tout le monde deviendra riche
 Lorsque chacun n'aura plus rien,

A ce système-là volontiers je me range,
Et d'avance bravant les risques de l'échange,
Je suis de tous mes biens prêt à me dépouiller.
Oui, pourvu qu'on me laisse en mon particulier
Ma blouse, mes six sous, ma toupie et ma veste ;
Enfin tout ce que j'ai... je donne tout le reste.
L'*antinomie* encor me semble avoir du bon ;
C'est l'art de raisonner sans avoir de raison.
Mais j'aime peu lui voir donner mainte gourmande
À cette chère enfant qu'on nomme la *triade*,
Qui seule a le talent de compter sur ses doigts
Qu'un avec un fait deux, que deux et un font trois.
Trois ! chiffre tout-puissant ! nombre plein de mystère !
Quand tout ira par trois, tout ira bien sur terre,
Les ménages surtout et le gouvernement.
Mais pardon ! je m'égare et bavarde vraiment ;
Car je ne sais pas l'art de diriger ma langue,
Et vous trousse un bouchon bien mieux qu'une harangue.
Puis, vous me semblez tous si doux, si bienveillants ;
Je ne calcule pas avec les bons enfants,
Et je me laisse aller à vous conter ma vie,
Comme si j'avais droit à votre sympathie.

Ne m'en punissez pas ; quand j'arrive au bouquet,
N'allez pas brusquement me donner mon paquet ;
Regardez-nous plutôt d'un regard favorable.

Je dis *nous*, car il est un autre pauvre diable
Qui doit avec moi perdre ou gagner son procès.
Laissez-nous partager les plaisirs d'un succès,
Et si jamais je suis chef de la République,
Je vous donne un *gratis* à l'Ambigu-Comique.



REMERCIEMENT

A M. HYPOLITE ROLLE ¹.



Ouvrez : c'est mon gamin, maître, qui vient vous faire

Son remerciement très-sincère.

Car vous l'avez fort bien traité,

Et bien mieux que n'a mérité

Sa philanthropique drôlerie.

Pourtant je ne veux pas, par trop de modestie,

Faire injure à votre équité.

Puisque celui qui n'a jamais flatté

Sur mes versiculets ainsi me félicite,

Je suis moi-même, en vérité,

(1) M. Rolle avait parlé avec beaucoup de bienveillance dans le *Constitutionnel* de la petite pièce qui précède.

Forcé de croire à leur mérite.

J'y crois donc ; mais je crois aussi

Que cette fois, en parlant d'un ami,

Votre cœur a trompé votre esprit endormi,

Et, du côté de l'indulgence,

Fit, sans vous en douter, pencher votre balance.

De grâce, laissez-moi ce penser si flatteur.

Car l'ami m'est en vous plus cher que le critique,

Et j'aime mieux devoir votre panégyrique

A la bonté de votre cœur

Qu'au succès de ma rhétorique.



UNE NUIT
AU BAL DE L'OPÉRA,

Parodie romantique. — Genre cavalier.

Je m'en.

DANTE. — *Inferno*. — Can. xv.

I.

Qu'il est doux, qu'il est doux de savourer dans l'ambre
Le tabac du Levant,
Mollement étendu, dans sa robe de chambre
Sur un moelleux divan.

II.

C'est alors que je songe à ma belle maîtresse ,
 La brune au corps de feu ,
Qui chante et qui rugit , qui mord et qui caresse ,
 Pâle avec un œil bleu .

Car c'est une beauté vraiment que Rosalinde ,
 Que ma Rosalinda ,
Qu'un soir je rencontrai venant des bords de l'Inde
 Au bal de l'Opéra .

Là — tandis que j'errais dans la foule des hommes
 Et des domino noirs ,
J'aperçus , — près des lieux où le sucre de pommes
 Brille au front des comptoirs , —

Un svelte domino dont la tendre prunelle
 Trahissait l'embarras ;
Je l'observai longtemps , et tout me plut en elle
 Et je lui dis tout bas :

« Démon, ange ou lutin, qui que tu sois, ô femme,
En ta beauté j'ai foi ;
Et je voudrais mêler mon âme avec ton âme
Dans le café de Foy. »

« O viens ! une heure ou deux suffit pour nous connaître,
Et nous aimer aussi. »
Mais elle répondait : « Vous finirez peut-être
De m'embêter ainsi. »

Nous luttâmes longtemps ; elle avait la sagesse,
Mais, moi, j'avais l'amour ;
Et je vis, ô bonheur, poindre enfin sa tendresse
Avec le point du jour.

Alors elle me dit : « Allons manger des huîtres,
Du poulet, un homard,
Quelques perdreaux truffés en sablant quelques litres
De Beaune ou de Pomard.

J'ai faim—ô mon amant. C'est une chose étrange,
Mais quand j'ai faim, d'honneur,

Je donnerais , je crois , pour un quartier d'orange,
Les deux parts de mon cœur. »

Et moi , je l'écoutais dans une douce extase,
Et je baisais sa main ,
Tandis qu'elle attachait sur sa coëffe de gaze
Son manteau de satin.

Le déjeuner fut long ; car les filles du Gange
Ont beaucoup d'appétit ;
Mais , le dirai-je , ô ciel , elle était entrée ange
Et femme elle sortit.

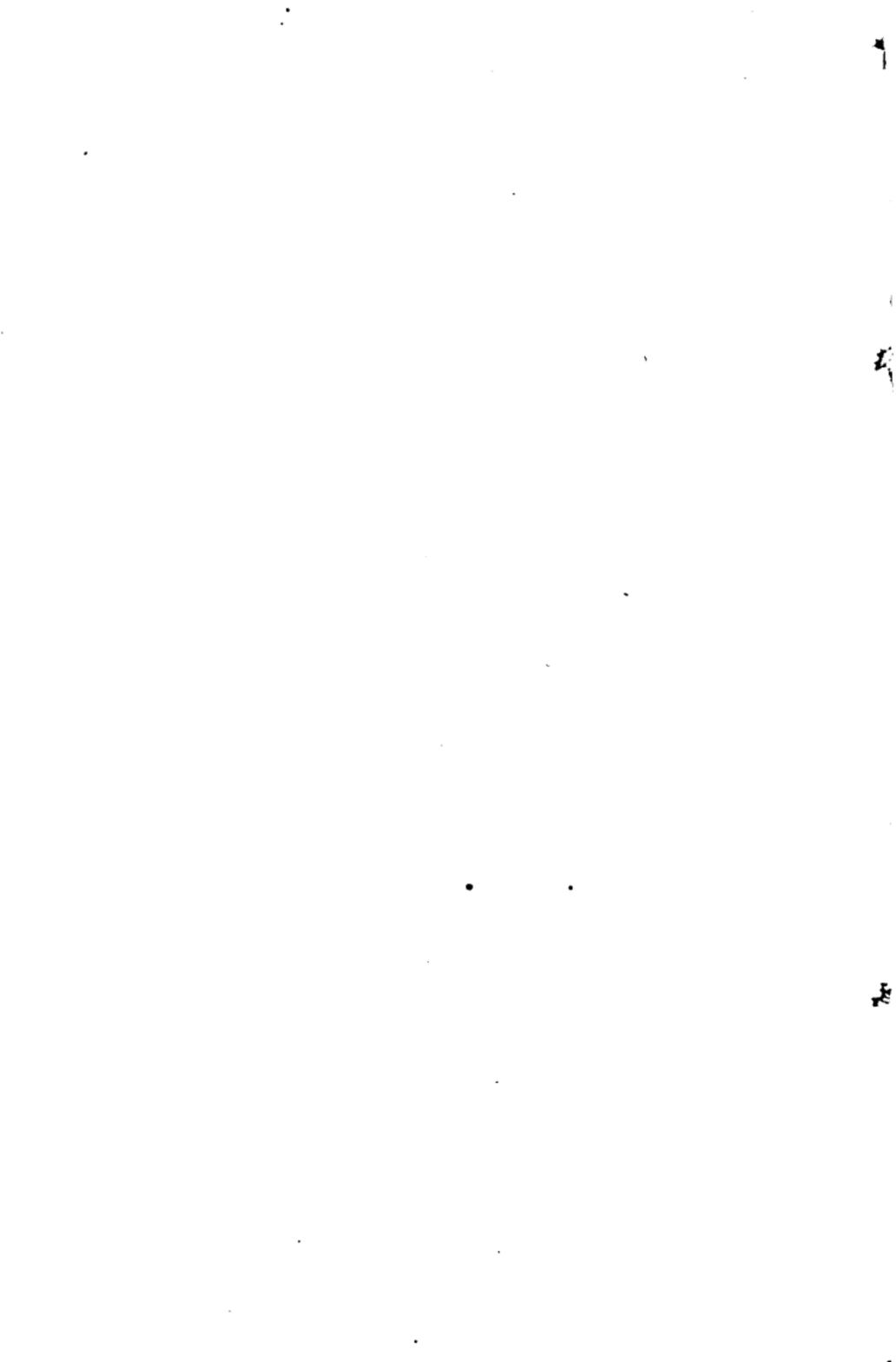
Et depuis ce temps-là , Rosalinda la brune ,
La fille des Péris ,
Est seule mon soleil , mon étoile et ma lune
Sous le ciel de Paris.

Je donnerais pour elle et mon âme et ma vie,
Mon gothique manoir ;
Tout enfin , excepté ma pipe de Turquie ,
Ma pipe au culot noir.

III.

Qu'il est doux, qu'il est doux de savourer dans l'ombre
Le tabac du Levant,
Mollement étendu, dans sa robe de chambre
Sur un moelleux divan.





A

CARLOTTA GRISI,

Après la première représentation de la Filleule
des Fées.

Aimable filleule des fées,
Ce soir que de charmants trophées
De bravos, de bouquets, de couronnes de fleurs
Sont tombés à vos pieds vainqueurs.
Isaure a surpassé Giselle ;
Elle est plus vive encor, plus légère et plus belle.
Toujours, quand vous reparaîsez.
De quelque attrait nouveau vous vous embellissez,
Et de plus près vous effleurez encore

Ce ciel d'or et d'azur que Ciceri décore.

De ce doux ciel brillante déité,

Nymphe et Grâce à la fois, ô reine de la danse,

Dans tous vos pas, que règle une heureuse cadence,

L'abandon même a sa décence,

La pudeur a sa volupté.



A

MADELEINE BROHAN,

Le lendemain de ses débuts dans les *Contes de la reine de Navarre*
de MM. Scribe et Legouvé.

Bravo, trois fois bravo, charmante Madeleine !

Du premier coup vous voilà reine,

Reine de Paris enchanté

De tout l'éclat de votre aurore.

Quoi d'étonnant ? Esprit, grâce et beauté,

Vous avez tout, et vous avez encore

Ce talent qu'au tombeau Mars avait emporté.

Comme elle vive et tendre, agaçante et modeste,

Par un regard, par un mot, par un geste,

Vous éveillez soudain ou le rire ou les pleurs

En nous peignant ces charmantes noirceurs

Tous ces petits secrets d'adorable rouerie,
Tous ces ressorts mystérieux
Que le grand art de la coquetterie
Inventa pour tromper les hommes et les dieux.
Vous l'avez retrouvé, ce talent merveilleux.
Et déjà nous pouvons à la France étonnée
Annoncer qu'aujourd'hui, dans cette heureuse année,
Une *coquette* nous est née !
Oui, je le dis tout haut en ajoutant tout bas :
Si vous voulez garder votre conquête,
Et toujours nous tourner la tête,
O Brohan, ne la perdez pas.
Le premier pas est beau, mais c'est un premier pas.
Le parterre demain jugera son idole.
Ainsi préparez-vous, par de nouveaux combats,
A fixer son humeur frivole.
C'est par plus d'un succès qu'un nom est consacré.
Avant d'atteindre au Capitole,
Il faut gravir plus d'un degré.
Il faut plus d'un rayon pour faire une auréole.

TABLE.



PRÉFACE	Page 5
-------------------	--------

LÉLILA.

Première nuit	13
Deuxième nuit	39

SATIRES POLITIQUES ET POÉSIES DIVERSES.

A Madame Delphine Gay de Girardin	63
La Tristesse du Grand Victor	67
Le Songe de Madame Sand	71
La mort de M. de Montalembert	77
Un Monsieur qu'on n'attendait pas	83
Remerciement à M. H. Rolle	95
Une nuit au bal de l'Opéra	97
A Carlotta Grisi	103
A Madeleine Brohan	105



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Agnès de Méranie et les Drames de M. Hugo.

Un vol. in-8.—Prix : 2 fr.—Chez Furne et Masgana.

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Lélila, ou la Femme Socialiste,

Troisième et quatrième Nuits.

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET C^{ie}
rue Garancière, n. 5, derrière St-Sulpice.